CALAS,

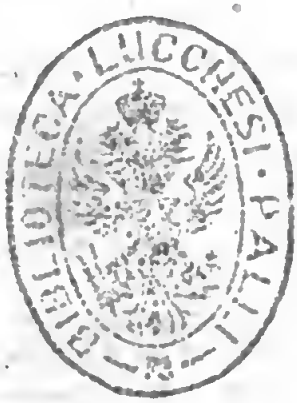
(12

MÉLODRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par M. VICTOR;

présenté, pour la première fois, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 20 Novembre 1819.

PRIX : 75 cent.



PARIS,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DES PIÈCES DE THÉATRE,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

Éditeur des Œuvres de PIGAULT-LE-BRUN,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n° 4

1819.

72150

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JEAN CALAS.	M. *Villeneuve*.
Madame CALAS.	Mlle. *Lesvesque*.
MARC-ANTOINE CALAS.	M. *Gobert*.
PAULINE CALAS, 17 à 18 ans.	Mlle. *Emilie*.
EDOUARD, amant de Pauline ami de Calas 24 à 26 ans.	M. *Christman*.
AMBROISE, ennemi de Calas, homme faux, méchant et vindicatif.	M. *Stockleit fils*.
LE CAPITOUL, 1er Magistrat, environ 50 ans	M. *Gabriel*.
JACOB, vieux serviteur.	M. *Raffile*.
JEANNETTE, fille de Jacob, servante . . .	Mlle. *Fanny*.
LAURENT, jardinier d'Edouard, fiancé à Jeannette	M. *Klein*.
UN COMMISSAIRE.	M. *Gilbert*.
UN ASSESSEUR.	M. *Barthélemy*.

Juges. Am's de Calas. Huissiers. Gardes. Peuple.

L'Action se passe à Toulouse en 1761.

Les deux premiers actes dans la maison de M. Calas; le troisième dans une salle de la maison de ville.

Nota. Tout le monde connait l'histoire de l'infortuné Calas ; les mémoires, les lettres et les déclarations juridiques de sa veuve et de ses enfans, ont été dans toutes les mains ; Voltaire a pris leur défence, c'est dire assez combien cette cause est devenue célèbre. En traitant ce sujet, je n'ai cherché à réveiller aucun ressentiment ; j'ai soigneusement évité tout ce qui pouvait blesser ou offencer qui que ce soit, je n'ai voulu troubler aucune cendre ; j'ai regardé comme un devoir sacré, de respecter religieusement le pardon que Calas accorda à ses juges ; le reste appartient à l'histoire. Quant à l'hommage rendu à la mémoire, à la touchante résignation de la victime de l'erreur des hommes, il ne peut qu'être flatteur et consolant pour la respectable et seule héritière du nom et des vertus de Calas.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Ex., en date de ce jour. Paris, le 1819.

Pour le secrétaire-général,
Le maître des requêtes directeur de la librairie et des théâtres, VILLEMAIN.

CALAS,

Mélodrame en trois Actes.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin; c'est celui de la maison de Calas. Le fond est fermé par un parapet de la hauteur de deux pieds au plus, le milieu est occupé par une belle grille, au-delà de la grille, on aperçoit le rempart, auquel on parvient par plusieurs chemins qui montent en tournant. Pour horizon, la campagne. Dans l'interieur du jardin on voit, à droite de l'acteur, l'entrée d'un vestibule conduisant dans la maison; à gauche, en face ce vestibule, un joli pavillon de jardin, ombragé par plusieurs arbres: des bancs sont placés en divers endroits.

SCENE PREMIERE.

JACOB, LAURENT.

Au lever du rideau, Laurent portant un petitit paquet au bout d'un bâton, arrive par le rempart et s'arrête devant la grille.

LAURENT, *voulant ouvrir la grille.*

Tiens ! l' loquet n' va pas... on dirait quasi qu' la grille est fermée... Ah ! pardi ! j' vois c' que c'est... c'est qu'all' n'est pas ouverte... j' vas sonner. (*Il sonne et appelle en même tems.*) M. Jacob !.. papa Jacob !

JACOB, *dans la maison.*

Me voilà ! me voilà ! (*il sort du vestibule en ajustant son habit.*) Un moment, je suis à ma toilette. (*il se boutonne tranquillement..*) Qui diable vient donc sonner cheux nous ? il me semble que M. Calas n'attend personne, et... (*il se retourne pour aller voir.*) Ah ! eh ! mais, c'est Laurent, je crois ?

LAURENT.

Oui, c'est moi que j' suis là.

JACOB.

Comment, c'est toi, mon garçon ?

LAURENT.

En personne propre, papa Jacob.

JACOB.

Ça n'est pas possible !

LAURENT.

Si fait!.. ouvrez-moi donc... j' vous apporte de bonnes nouvelles!

JACOB.

De bonnes nouvelles!.. attends je vais prendre la clef de la grille. (*Il entre dans la maison et ressort de suite.*)

LAURENT.

Dépêchez-vous papa Jacob: j' brûle d' vous embrasser, et mamzelle particulièrement.

JACOB, *tenant une grosse clef.*

Ce pauvre gaaçon!.. et Jeannette qui ne se doute pas... (*Il rit tout en allant ouvrir.*) Ah! ah! ah! elle va être d'une joie! oh! oh! oh! (*Il ramène Laurent en riant.*)

LAURENT.

Serviteur, papa Jacob; permettez que je vous accolade.

JACOB.

Volontiers, mon garçon, volontiers. (*Ils s'embrassent.*)

LAURENT.

Comment que s'porte mamzelle Jeannette, votre fille, ma future?

JACOB.

Comme toutes les jeunes filles qui n'attendent que le jour des noces.

LAURENT, *consterné.*

Ah! mon dieu! est-ce qu'all' aurait attrapé la fièvre?

JACOB.

La fièvre! point du tout, elle se porte à merveille; elle rit, chante, et babille toute la journée.

LAURENT.

C'est-y possible?.. Eh ben, moi, M. Jacob, l'amour me fait un effet tout contraire. Voyez... j' desséche sur pied... dame! aussi, d' puis trois mois que j' n'ai vu mamzelle Jeannette... c'est ben long, pour un jeune homme naturellement sensible!

JACOB.

Ah! que veux-tu, mon ami! avant tout, le devoir. Tu as quitté ton père pour aller soigner un vieux parent malade: c'est une action méritoire, et ton absence ne t'a rien fait perdre dans le cœur de ma fille. D'ailleurs, tu es un honnête garçon, un fort bon jardinier. M. Edouard, ton jeune maître, m'a dit encore beaucoup de bien de toi avant son départ pour Bordeaux, où tu sais qu'il est allé chercher le consentement de sa famille, pour épouser notre jeune et charmante demoiselle. Eh bien! prends patience, et compte sur ma parole. Tes noces avec Jeannette se feront le même jour que celles de M. Edouard avec Mademoiselle Pauline.

LAURENT.

Eh ben, pour lors, papa Jacob, v'là que je commence à voir l'aurore d' mon bonheur!

JACOB.

Oh! ça, dis-moi maintenant quelles sont les bonnes nouvelles que tu as à m'apprendre?

LAURENT, *fort tristement.*

D'abord, M. Jacob, la première, c'est que mon oncle est mort.

JACOB.

Ah!.. ce pauvre homme!

LAURENT, *s'essuyant les yeux.*

Ah! mon Dieu oui... ce cher homme!.. Grâces au ciel, nous avons eu l'malheur de l'perdre il y a trois jours.

JACOB.

Ce que c'est que nous!

LAURENT.

C'est c' que j'ai dit... dame! aussi, y n' pouvait pas aller ben loing, d' puis qu'y s'était mis su' l' pied d'avoir une attaque d'apoplexie tou' s les s' maines.

JACOB.

D'apoplexie?

LAURENT.

Oui, d'ap... d'apoplexie... les médecins l'ont tant saigné, pour l'empêcher d' mourir, qu'y n'a pas eu la force d' vivre. C' n'est pas l'embarras, il faut êt' juste; c'est une belle cure qui s'ont faite là! Aussi y s'ont ben dit tous: qu' si y n'en était pas mort de c'te fois là, il aurait p' t' êt' pu vivre encore comme ça queuqu' tems!

JACOB.

Comme c'est malheureux! à fleur de son âge!

LAURENT.

Soixante sept ans... moi, vous pensez ben, j' suis ben vîte rev'nu à Toulouse. Dam! mon jardin, mamzelle Jeannette, et vous, c'était ben fait pour m' donner des jambes... mais c' n'est pas tout, et v'là ben un aut' bonheur su' quoiqu' je n' comptais pas sitôt. Comme j'arrivais d' mon côté à la maison, M. Edouard arrivait du sien.

JACOB.

Comment! monsieur Edouard est arrivé?

LAURENT.

A deux heures du matin, en chaise d' poste d'puis Bordeaux, sans dételer qu' pour changer d' chevaux. Vas-t'en tout d' suite, qu'y m'a dit, présenter mes respects a monsieur Cal'as et à toute sa chère famille; dis leux y ben que j' s'rais déjà dans leux bras, et aux pieds d' la charmante mamszelle Pauline, si y n'était pas trop matin; mais qu' tantôt j' volerai... Enfin des choses dans c' goût-là.

JACOB.

Et tu ne me disais pas tout de suite cette bonne nouvelle?.... Quelle joie pour mes bons maîtres!.. Oh! c'est que nous l'aimons ce bon monsieur Edouard... Avertissons bien vîte toute la maison. (*Il appèle.*) Jeannette! Jeannette!

JEANNETTE, *dans la maison.*

Qu'est-ce que c'est, mon père?

LAURENT, *ému.*

Ah! mon dieu, c'est ben sa voix... V'là l' cœur qui m' bat... Monsieur Jacob, appelez encore, sa voix m' plait...

JACOB.

Il faut bien que je l'appèle, Jeannette! Jeannette!

JEANNETTE, *de même*

Un moment donc, mon père, j'achève d' m'habiller.

LAURENT.

Dites l'y s'y qu'all' n'achève pas.

SCENE II.

Les Précédens, JEANNETTE.

(*Jeannette sort doucement en attachant les cordons de son bonnet, et l'épingle de son bonnet.*)

JEANNETTE.

Qu'est-c' que vous avez donc pour êt' pressé comm' ça, mon père?.. l'feu n'est pas à la maison.

JACOB.

Le feu! le feu!.. si fait, mademoiselle, le feu y est.

JEANNETTE, *regardant la maison.*

Ah! où donc?

LAURENT, *se cachant derrière Jacob.*

Qu'all' est gentille!..

JACOB, *la prenant par le bras.*

Eh bien! eh bien!.. qu'est-ce que tu fais? regarde donc devant toi.. lève le nez... là... (*Il la place devant Laurent.*)

JEANNETTE, *frappant dans ses mains.*

Ah! ah! ah!... qu'est-ce que j' vois là? (*elle rit.*)

LAURENT, *tombant à ses genoux.*

Vot' amoureux mam'zelle Jeannette.

(*Jeannette part d'un grand éclat de rire en frappant des mains, et Laurent pleure d'attendrissement.*)

JEANNETTE.

Ah! ah! ah! que je suis aise!

LAURENT.

Ah! ah! ah!... que je suis heureux!

JEANNETTE, *riant toujours.*

Eh ben mon père, quand j' vous disais qu' mes pressentimens m'annonçaient quequ' chose... qu' j'avais vu deux fois en rêve ma vache toute blanche!...

JACOB.

Eh bien! ta vache?

JEANNETTE, *montrant Laurent.*

Pardi!.. la v'là toute réalisée.

LAURENT, *se relevant.*

Qu'el' est aimable!.. Oui, monsieur Jacob, j' suis la vache toute

JACOB.

A la bonne heure, riez, pleurez; c'est la même chose, quand c'est

de plaisir. Moi, je vais éveiller toute la maison, et annoncer le retour de monsieur Edouard.

JEANNETTE.

Monsieur Edouard est arrivé .. Mon père allez ben vîte, pendant qu'on s' lèvera j' vais jaser avec Laurent.

JACOB.

Je ne me sens pas de joie!.. Certainement c'est la providenc qui nous renvoie notre cher monsieur Edouard, dans un moment où toute la famille a tant besoin de consolations... Couse, cause, mon enfant.

(*Il va prendre la clef restée à la grille, et rentre dans la maison.*)

SCENE III.

LAURENT, JEANNETTE.

LAURENT, *à part, tandis que Jeannette reconduit son père.*

Tant besoin d' consolation... (*Courant prendre Jeannette par la main.*) mam'zelle Jeannette.

JEANNETTE.

Heim?

LAURENT.

Qu'est-c' que Monsieur vot' papa veut donc dire, avec ces consolations... est-ce qu'il serait arrivé queuqu' malheur à c' bon monsieur Calas, ou ben à queuqu'un d' chez lui?

JEANNETTE.

Ah! mon dieu, mon pauvre Laurent, nous n'avons eu que du chagrin d' puis qu' t'es parti. J' n'ai quasi pu ri, et j' crois en vérité qu'on a jeté queuqu' sort su' not' maison. C'est pour t' conter tout ça, que j'ai laissé aller mon père.

LAURENT.

Vous avez ben fait, mam'zelle Jeannette : quoiqu'y a donc d'arrivé?

JEANNETTE.

Dam! y a.. y a ben des choses, vois-tu, d'abord, monsieur Calas a d' s'ennemis dans Toulouse.

LAURENT.

Ah! j' sais ben ça, comme mon maît'. Dam! y s'ont leux croyance, leux manière d' penser... et j'ai entendu dire que çà n' plaisait pas au Capitoul.

JEANNETTE.

L'Capitoul!... Sais-tu c' que monsieur Calas dit d' tout çà?.. y dit que l' Capitoul, au lieu de s'mêler d' chose qui ne r'gardent qu' la conscience d' chacun, f'rait ben mieux d' rendre la justice comme l' roi veut qu'on la rende; égale pour tout l' monde, sans distinguer ni qui, ni qu'est-ce, ni c' que pense celui-ci, ni c' pense celui-là; que Dieu seul a c' droit là, et que c' n'est pas à un magistrat d' persécuter ceux qu'i n'aime pas, pour favoriser les uns au détriment des autres.

LAURENT.

Y dit ça?.. il a p' têtr' ben raison.

JEANNETTE.

Tiens, Laurent, j' nons pas, ni toi ni moi, la même croyance qu' nos maît's, et j' prie tous les jours l' bon Dieu d' les ramener dans la vraie foi... Mais si tous ceux qui les calomnient, voyaient comme moi leur bonté, leur douceur, leux tendresse pour leux enfans, et puis c'te probité dans leux négoce, c'te charité pour tous les pauvres, et la piété qui s'out dans leux r'ligion... Va, c'te famille-là f'rait ben putôt un exemple de vertus, qu'un objet de scandale, comme ils crient tous.

LAURENT.

Eh ben! eh ben! faut les laisser crier; les méchans y s' font queuqu' fois pu d' mal à eux qu'aux aut's.

JEANNETTE.

Queuqu' fois, mais pas toutoufs. Et puis, mes pauv's maît's ont un aut' chagrin pu terrible que tout ça. Tu sais ben not' jeune homme, monsieur Antoine, l' frère d' mam'zelle Pauline.

LAURENT.

Pardi! l' fils d' monsieur Calas.

JEANNETTE.

L'y même... un beau garçon.

LAURENT.

Et qu'est savant comme un docteur.

JEANNETTE.

Enfin, l' pus bel espoir d' la famille.

LAURENT.

Eh ben! quoiqu'il a aussi, lui?

JEANNETTE.

On n'en sait rien.

LAURENT.

Ah!

JEANNETTE.

Tu t' rappèle qu'il était déja un brin sauvage... comme qui dirait mélancolique?.. mais c' n'était rien, et ça n' l'empêchait pas d'ét' aimable comme toute sa famille... Eh ben, mon pauv' Laurent, monsieur Antoine n'est pus r'connaissabe...

LAURENT.

Bah!...

JEANNETTE.

D'puis qu'il a fait la connaissance d'un certain monsieur Ambroise, un grand ami du Capitoul, un méchant homme, j'en suis sûre: car il le porte sur sa mine... il est changé du tout au tout; et j' croirais presque, dieu m' pardonne, qu'il a été ensorcelé.

LAURENT.

Ensorcelé!..

JEANNETTE.

Dam!...

LAURENT.

Ça s' pourrait ben ; ça c'est déjà vu.

JEANNETTE.

Figures-toi qui n' mange, ni n' boit pus.

LAURENT.

Ah ! mon dieu, qui doit être maigre.

JEANNETTE.

Dès l' jour y sort, et quand y rentre, c'est pour s'enfermer tout seul. Il est triste, sombre... ça fait trembler. Tu pense ben qu' la famille est dans la désolation... On donnerait tout au monde pour savoir ce qu'il a.

LAURENT.

Pardi !... s'il est ensorcelé...

JEANNETTE.

Pour moi, j' suis sûre qu' c'est queuqu' malin tour, queuqu' machinations d'la part de c' méchant Ambroise ; et la preuve d' ça, c'est qu'il a l'air de s' cacher pour v'nir voir not' jeune homme; qu'il a toujours peur d' rencontrer queuqu' aut' personne d' la famille; et qu'à son air en d'ssous, on voit qu'y a là-d'dans du mystère, du mic-mac !

(*Ambroise descend la montagne, et voyant la grille ouverte, il entre et s'avance lentement en regardant d'un air d'inquiétude.*)

SCENE IV.

Les Précédens, AMBROISE.

JEANNETTE, *continuant de parler, sans voir Ambroise.*

Tiens, j' voudrais pour queuqu' chose qu' tu visses c' vilain caffard, avec son regard faux, sa bouche qui fait semblant d' rire, ses révérences jusqu'à terre, et sa figure d' réprouvé, malgré son air patelin...

AMBROISE, *s'arrêtant à quelques pas de Jeannette, et saluant bien bien bas avec un air doucereux.*

Bonjour, ma chère enfant.

JEANNETTE, *se retournant.*

Ha !

AMBROISE.

Comment, Jeannette, est-ce que je vous fais peur? je n'ai jamais que des desseins honnêtes, des intentions pures.

JEANNETTE.

Ça s' peut ben, Monsieur.

LAURENT, *qui l'examine.*

Mam'zelle Jeannette, c'est-y pas l'vot' monsieur Ambroise ?

JEANNETTE.

Oui : r'garde-le ben.

LAURENT.

J' l'ai r'connu, rien qu'à sa façon.

AMBROISE.

Votre jeune maître est-il visible?

JEANNETTE.

Ma fin! monsieur, je n' sais pas. Si vous voulez entrer dans la maison...

AMBROISE.

Moi, moi... je préfère l'attendre ici. Veuillez seulement lui dire qu'Ambroise, son ami, s'est rendu à son désir.

JEANNETTE.

Ah! c'est not' jeune maître qui vous d'mande! j' vons tout d' suite ly dire qu' vous êtes là.

LAURENT, *à part.*

A-t-y ben la mine fausse.

JEANNETTE, *à Laurent.*

Viens, viens, Laurent; je n' veux pas qu' tu restes avec c't homme-là.

LAURENT.

Pardi! j' n'ai garde! *(Il reprend son paquet, son bâton et entre avec Jeanette dans la maison.)*

SCENE V.

AMBROISE, *seul.*

Le jeune Calas m'a fait demander, j'en augure assez bien... aurait-il enfin le courage, ou plutôt la faiblesse de céder aux larmes d'Hortense, aux sollicitations de sa famille, que je fais agir plus qu'elle ne pense, et surtout à mon ascendant?... Oui, les combats qu'il se livre à lui-même durent depuis trop long-temps, pour ne pas toucher à leur terme: puisqu'ils n'ont pas étouffé l'amour, l'amour saura triompher; et pour obtenir Hortense, Calas abjurera; j'y suis moi-même trop fortement intéressé, pour abandonner la victoire. Je l'ai promis au Capitoul, et j'ai vu la joie qu'il en éprouvait. Quel triomphe pour lui, si, par mes efforts secrets, il paraissait aux yeux du peuple avoir séparé l'un des Calas des prosélytes de Genève. Cette conquête, flatteuse pour l'orgueil du Capitoul, serait pour eux un coup mortel; et pour moi, la vengeance la plus sûre et la plus cruelle que je puisse exercer sur les Calas. Inflexible vieillard! tu es loin de soupçonner qu'en dénonçant ce marchand étranger aux syndics, et en le faisant indignement chasser de Toulouse, à cause de ses intelligences avec les pirates d'Alger, c'est sur moi que retomba l'effet de cet arrêt! que cet homme n'était que mon agent secret, et que tu m'as fermé le chemin de la fortune la plus rapide. Ton zèle te coûtera cher. Il n'est point d'ennemi qui ne soit redoutable. Je t'enlèverai ton fils, je ferai ton désespoir, et malheur à toi si je puis jamais t'accuser... Quelqu'un vient: c'est le jeune Calas.

SCENE VI.

AMBROISE, ANTOINE.

(*Antoine s'avance d'un air sombre, rêveur, et marchant lentement.*)

AMBROISE, *l'observant.*

Que m'annonce cet air morne, abattu? aurais-je trop espéré? (*haut, et prenant Antoine par la main.*) Eh bien! mon jeune ami, vous m'avez fait appeler. Votre cœur se rendrait-il? Vais-je enfin vous ramener dans les bras d'une famille, qui vous offre la plus aimable, la plus charmante épouse?

ANTOINE.

Ambroise, je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à mon sort, mais, vous le savez, le bonheur n'est pas fait pour moi, et si le hasard le montre un moment à mes yeux, ce n'est qu'entouré d'écueils, de précipices, d'obstacles insurmontables. O mon ami, depuis les premières années de ma jeunesse, que d'efforts n'ai-je pas fait pour l'atteindre, ce bonheur, qui ne s'offre jamais à moi qu'au prix de l'honneur. Ému d'abord au récit des exploits de nos guerriers, la gloire est venue la première éblouir mon jeune cœur, et je me suis senti l'ardeur et le courage des héros! Un préjugé funeste a fermé devant moi la carrière des armes. Outré de cette injustice, je tournai mes regards vers cet art sublime, plus puissant peut-être que les armes, vers cette noble et courageuse éloquence qui, du barreau, va retentir à tous les points de l'univers, tonne contre l'erreur, poursuit le vice, et combat le mensonge par des torrens de vérités. Le même préjugé m'a, d'une main de fer, chassé du temple de la loi. Toujours, toujours le préjugé seul m'a fermé tous les chemins. Mon cœur s'est aigri, j'ai pris en dégoût une existence dont je ne puis user selon ma volonté. Les hommes me sont devenus odieux, et je ne sais où le découragement aurait enfin porté mes sombres et sinistres pensées, lorsque l'amour vint tout-à-coup remplir mon ame d'un feu nouveau pour moi: je me crus transporté dans un autre univers; Hortense devint l'objet de mon adoration, le principe de ma vie, et je sentis, non sans frémir, que cette passion terrible allait enfin décider de mon sort.

AMBROISE.

Du moins, cette fois, vous ne fûtes point abusé: Hortence vous adore!

ANTOINE.

Oui; mais la barrière fatale s'élève encore entre nous! sois parjure, me dit-on, et tu seras heureux! comme si l'on pouvait aspirer au bonheur, quand on n'a plus son estime, ni celle de ses frères!

AMBROISE.

Mon ami, qu'osez-vous appeler un parjure?.. quoi! reconnaître la vérité, ouvrir les yeux à la lumière...

ANTOINE.

Arrêtez, monsieur! respectons l'un et l'autre ce que nos pères ont respecté Si l'un de nous est dans l'erreur, son âme est du moins sincère, et Dieu seul a le droit de juger notre cause.

AMBROISE, *un peu embarrassé.*

Dans quel dessein avez-vous donc voulu m'entretenir?

ANTOINE.

Vous savez que la famille d'Hortense m'a défendu de m'offrir à ses yeux.

AMBROISE.

Elle vous tend les bras : c'est vous qui la fuyez.

ANTOINE.

Ah! j'ose encore espérer !. Non, le père d'Hortense ne peut vouloir son malheur et ma mort !.. mon ami, vous qui, par pitié pour moi, daignez me servir d'interprète, au nom de l'amitié, veuillez remettre sans tarder cette lettre au père de mon amante. (*il la lui donne.*) hélas! elle renferme ma dernière espérance! si le cruel me refuse, c'en est fait de votre ami!

AMBROISE.

Que lui promettez-vous, pour obtenir sa fille?

ANTOINE.

Je promets, je jure de respecter la foi de mon épouse; et j'atteste que mes parens partageront mes sentimens pour elle.

AMBROISE.

Vous l'exigez, mon ami?.. ah! qu'il serait bien plus facile et plus doux...

ANTOINE.

Au nom du ciel, épargnez ma faiblesse!

AMBROISE, *à part.*

Il cédera; laissons agir l'amour. (*haut.*) je vais trouver Hortense et son père: où nous retrouverons-nous?

ANTOINE.

Dans ce jardin.

AMBROISE, *surpris.*

Ici!

ANTOINE.

Mon père attend un ami qui nous est bien cher! Edouard vient d'arriver, je ne puis m'éloigner.

AMBROISE.

Il suffit : Dans une heure je serai de retour. (*Du bruit.*) qu'entends-je?

ANTOINE.

C'est ma famille... retirez-vous. Ah! si mon père connaissait ma faiblesse!... Allez, allez, mon ami : je remets en vos mains mon espoir et ma vie! (*Ambroise sort par la grille et monte le rempart.*) Evitons les regards de mon père, les larmes de ma mère surtout! cachons leur mes tourmens!... les voici!... comment les éviter?... Ah! ce pavillon... (*Il montre celui du jardin.*) Je ne puis plus supporter ni leur tendresse, ni leur courroux.

(*Il entre dans le pavillon, et Ambroise disparaît au moment où la famille Calas sort de la maison.*)

SCÈNE VII.

CALAS, Mad. CALAS, PAULINE, JACOB, LAURENT JEANNETTE.

MAD. CALAS, *à son mari.*

Tu le vois, mon ami, notre fils nous fuit.

PAULINE.

Mais qu'a-t-il donc, maman?

MAD. CALAS.

Hélas! ton père et moi nous l'ignorons.

JEANNETTE.

M. Calas! M. Calas! voyez donc là-bas... c'est M. Ambroise! c'méchant homme qui tourne la tête à not'jeune maître.

M. CALAS.

Jeannette, je vous défends de parler ainsi d'un homme que nous connaissons à peine, et que mon fils traite avec amitié. Pourquoi lui supposer le dessein de troubler une famille dont il ne peut avoir à se plaindre.

MAD. CALAS.

Mais, mon ami, cette étrange liaison...

CALAS.

Elle m'inquiète, je l'avoue; mais cependant elle peut-être innocente, et c'est un grand tort que d'accuser injustement... Chère amie, cherchons à ramener un fils vers des parens qui le chérissent, par l'indulgence et par notre tendresse. Point de reproches surtout; il ne faut pas aigrir un cœur qui semble prêt à se fermer aux doux sentimens de la nature.

PAULINE.

Oh! ne le croyez pas, mon père; jamais mon frère n'a cessé de vous chérir.

JACOB.

Si monsieur voulait interroger son fils, j'irais lui ordonner...

CALAS.

Non, non, point d'ordre! il croirait paraître devant un juge. Attendons qu'il vienne trouver son père... L'arrivée d'Edouard rend quelqu'espérance à mon cœur affligé! la tendre amitié qui l'unit à mon fils, aura peut-être plus d'empire.

PAULINE.

Oui, maman : oh! j'en suis sûre, Tu sais qu'Edouard fait tout ce que je veux. Eh bien! je lui dirai qu'il faut absolument qu'il pénètre la cause du chagrin de mon frère, et qu'il nous rende son cœur, s'il veut que je sois heureuse.

MAD. CALAS.

Chère Pauline! (*à son époux*) Espérons, mon ami.

UN VALET, *annonçant.*

Monsieur, la voiture est prête.

PAULINE.

La voiture! Quoi! mon père, vous allez chercher Edouard?

CALAS.

Oui, ma chère Pauline... Eh bien! te voilà troublée... Ne perds point de tems pour les apprêts de la fête... Adieu, mes chers amis.

JACOB, *à qui Jeannette apporte sa canne et son chapeau, tandis qu'un valet apporte aussi la canne et le chapeau à M. Calas.*

Allons, allons, il faut se dépêcher.

PAULINE.

Le cœur me bat.

(*Calas embrasse sa fille, salue sa femme, et sort avec Jacob et la valet. Jeannette et Laurent emmènent Pauline qui paraît émue, Madame Calas les laisse sortir, et tourne ses regards vers le pavillon.*)

SCENE VIII.

Madame CALAS, et peu après ANTOINE.

MAD. CALAS.

Aimable enfant! elle est heureuse, au moins. Ah! si son frère me donnait autant de joie... Il est seul dans ce pavillon... Son père craint de l'interroger; il a raison, et j'approuve ses motifs... Mais une mère est bien sûre aussi de son cœur: elle ne peut jamais aigrir les chagrins de son fils... Si je l'appelais... pendant que tout le monde est éloigné.

(*Elle regarde si personne ne vient de la maison. Pendant ce tems Antoine sort du pavillon, et traverse comme pour rentrer.*

ANTOINE, *apercevant sa mère, et s'arrêtant.*

Dieu! ma mère...

MAD. CALAS, *se retournant.*

Le voici. (*Antoine paraît hésiter, puis fait un mouvement pour s'éloigner.*) Mon fils! (*il s'arrête, et semble vouloir mais n'ose approcher.*) Mon fils ne reconnaît-il plus sa mère?

ANTOINE.

Ma mère... ah! (*il tombe à ses genoux et couvre ses mains de baisers.*) Pardonnez-moi, ma tendre mère, je suis bien coupable!.. oh! oui, je sais combien ma conduite vous cause de chagrins!... Je ne mérite plus votre tendresse... J'ai sans doute allumé contre moi le courroux de mon père... Ah! ne craignez point de m'accabler de reproches... Jamais ils n'égaleront ceux que m'adresse mon propre cœur.

MAD. CALAS.

Cruel jeune homme... non, votre père n'a point de courroux; je ne vous adresserai point d'autre reproche que ces larmes qui tombent de mes yeux... mais nos cœurs sont brisés... la joie de

vos parens s'est changée en douleur ; vous étiez notre espoir, et nous n'en avons plus.

ANTOINE.

Hélas ! je n'en ai plus moi-même.

Mad. CALAS.

Mon Dieu !... est-ce donc là le prix de l'amour que nous avons pour nos enfans ?

ANTOINE.

Ma mère... Pauline n'est point coupable ; elle n'a point, comme moi, troublé vos jours heureux. Oh ! détournez d'un malheureux vos regards affligés ; et donnez à ma sœur tout l'amour que vous daignez partager entre nous.

Mad. CALAS.

Ainsi la tendresse d'une mère n'a plus de prix à vos yeux ?

ANTOINE.

Plus de prix !... oh ! ma mère... Vous avez connu mon cœur, et vous l'accusez de ce crime... Ah ! je suis un monstre, puisque je fais couler vos larmes !... mais chacune de ces larmes retombe sur mon cœur comme un feu dévorant. Je donnerais ma vie, tout mon sang, pour en épargner une seule à la plus tendre, à la plus adorée des mères.

Mad. CALAS, *avec un mouvement de joie.*

Est-il bien vrai, mon fils ?

ANTOINE.

Ah ! si mon père savait combien je le respecte ; s'il savait combien sa bonté, sa vertu, l'élèvent à mes yeux au-dessus des autres hommes !... mais non, mon père me croit aussi un fils dénaturé... ce cœur rempli d'amour n'inspire que la haine.

Mad. CALAS.

Dieu ! quelle idée cruelle !... nous te haïr !... Regarde donc ta mère, vois ses traits altérés par la douleur !... ces yeux, depuis trois mois, toujours remplis de larmes... Presse ton cœur sur le sein qui t'a porté, qui t'a nourri, et demande à toi même si je peux te haïr.

ANTOINE.

Quoi !... ma coupable conduite n'a pas encore épuisé votre amour ?...

Mad. CALAS.

Jamais !... jamais !... l'amour d'une mère est sans bornes, comme celui de Dieu. (*Antoine se penche sur la main de sa mère qu'il baise avec transport. Mad. Calas continue.*) Oui, mon fils, oui, nous t'aimons toujours ; nous te chérissons peut-être davantage, et nous souffrons avec toi. Mais, combien tes chagrins et les nôtres deviendraient moins amers, si tu voulais nous en montrer la source. Ecoute, nous sommes seuls ... personne ne peut nous entendre... Je garderai ton secret, si tu veux le cacher à ton père.

ANTOINE.

! que me demandez-vous ?

MAD. CALAS.

As-tu quelque sujet de te plaindre de nous ?

ANTOINE.

Grand Dieu, votre bonté m'accable.

MAD. CALAS.

Désires-tu changer ton sort ?

ANTOINE.

Changer mon sort !... Ah! cessez, je vous en conjure, de vouloir pénétrer dans mon âme !... bientôt, je vous le promets, le spectacle de ma douleur n'affligera plus vos regards. . Oui, mon sort va changer ... aujourd'hui même.

MAD. CALAS.

Eh bien ?... aujourd'hui ?...

ANTOINE.

Mon malheur finira. (*Mad. Calas le regarde avec la plus grande inquiétude. Antoine cherche à se détourner.*)

MAD. CALAS.

Ton malheur finira !. . . mon fils !...

(*Elle se jette dans ses bras et le presse sur son sein. Au même instant, Pauline sort de la maison.*)

SCENE IX.

Mad. CALAS, ANTOINE, PAULINE.

PAULINE, *venant gaîment.*

Maman ! maman !... viens donc voir !... (*Elle voit son frère et s'arrête avec émotion.*) Ah ! tu es avec mon frère. (*Passant entre eux deux.*) Comme tu parais émue !... et lui aussi !... T'aurait-il avoué la cause de son chagrin.

MAD. CALAS.

Non, ma fille ; ou ton frère se croit trop coupable, ou bien il ne connait pas le cœur de ses parens.

PAULINE.

Que fais-tu ?... tes reproches vont l'affliger encore davantage. (*A son frère d'un air riant.*) Tu sais qu'Edouard est arrivé ?

ANTOINE.

Oui, ma sœur, et je partage bien vivement la joie que tu dois en éprouver.

PAULINE.

Nous préparons une fête !... mon frère, tu ne nous quitteras pas d'aujourd'hui... Oh ! je t'en prie, pour Edouard et pour moi.

ANTOINE.

Pour toi !... oui, Pauline, je resterai ; je verrai ton bonheur et celui de ma tendre mère.

PAULINE, *à sa mère.*

Tu vois... Je n'ai dit qu'un mot ?... Ah ça, viens, maman, car,

malgré que je sois aujourdhui la maîtresse, on a besoin de toi pou ordonner bien des choses.

MAD. CALAS, *à Antoine.*

Mon ami, je n'exige rien... Mais, par pitié pour ton père, fais-lui connaître ou cache-lui ta peine.

(*Elle entre avec Pauline dans la maison. On aperçoit Ambroise se dirigeant vers le jardin.*)

SCENE X.

ANTOINE, AMBROISE.

ANTOINE.

Oui, ma mère a raison ; il est tems de mettre un terme à nos chagrins ; mais, hélas ! comment en avouer la cause... Oh ! si le père d'Hortense consentait. . Alors j'avouerais tout à mon père... Mais s'il faut abjurer !... (*Ambroise entre dans le jardin.*) O ciel ! mon sort est décidé.

AMBROISE, *s'avançant lentement.*

Il est seul !... Allons, il faut triompher.

ANTOINE.

Je n'ose l'interroger !

AMBROISE.

Mon ami, je vous apporte en tremblant la réponse que j'avais prévue.

ANTOINE.

On rejette mes offres.

AMBROISE.

Aussitôt que j'ai paru, toute la famille s'est assemblée, l'impatience et la crainte se paignaient dans les regards que chacun attachait sur moi. Pour votre amante, son âme confiante et pure se lisait sur son visage ; elle ne songait à cacher, ni son trouble, ni son espoir. Je tirai de mon sein cette lettre fatale, et sans avoir le courage de rompre le silence, je la présentai à son père... Epargnez-moi les détails d'une scène trop douloureuse... l'émotion que j'en éprouve encore vous en apprend assez.

ANTOINE.

Il n'est donc plus d'espoir.

AMBROISE.

Il n'en est plus !.. Demain, Hortense abandonne le monde, un cloître se ferme sur cette infortunée ; sa jeunesse, sa beauté y périront dans les larmes, et s'effaceront du souvenir des hommes !

ANTOINE, *avec un profond désespoir.*

Hortense !.. Hortense !..

AMBROISE, *du ton le plus animé.*

Malheureux !.. faudra-t-il donc que vous soyez son bourreau... A dix-sept ans, parée de toutes les vertus, de toutes les grâces, brûlant pour vous de la plus chaste flamme, vous la plongeriez

vivante et de vos mains, dans le tombeau!.. Non, elle ne peut le croire; son amour, son cœur lui défend de vous accuser de tant de barbarie!.. son regard me le disait en la quittant; et moi, j'ose aussi vous défier d'accomplir cet horrible, cet inutile sacrifice!.. Laissons à des cœurs plus froids, de vaines discussions; j'en appèle à votre seule conscience, au cri de nature, à cette voix qui déjà retentit dans votre âme... Dieu vous ordonne-t-il d'immoler sans pitié la plus touchante créature! veut-il que tous les deux vous descendiez dans la tombe? quand sa bonté divine vous appelle, vous unit, et s'apprête à répandre tous ses bienfaits sur vous... Mon ami, ne voyez-vous pas que le sentiment qui remplit votre âme est l'ouvrage de la providence? pour triompher de vos terreurs, cédez à son empire!.. venez, venez, mon jeune ami, venez rendre la vie à des parens au désespoir! venez contempler de vos yeux cette douce et tendre victime, qui meurt si vous l'abandonnez, et qu'un mot de votre bouche peut arracher au trépas!.. venez! (*Il cherche à l'entraîner.*)

ANTOINE.

Ah! que m'ordonnez-vous?

AMBROISE.

D'écouter votre cœur.

ANTOINE.

Mon cœur!.. ah! si j'osais l'entendre, je serais aux pieds d'Hortense... mais abjurer!.. grand Dieu! comment l'oser dire à mon père, soutenir ses regards... peut-être son indignation!.. O mon ami, je n'oserai jamais!

AMBROISE.

Vous n'oserez jamais!.. c'en est assez, j'ai lu dans votre cœur... votre consentement vient de s'en échapper; c'est maintenant à l'amitié d'achever l'ouvrage de l'amour!

ANTOINE.

Que dites-vous, ô ciel!

AMBROISE.

Vous m'avez tout appris, vous craignez un éclat, vous tremblez d'affliger votre père, vous restez incertain entre l'amour et la nature; et bien, le ciel m'inspire le moyen d'accorder tous vos devoirs. Cette nuit, dans le silence, dans le plus grand secret, sans témoins, sans pompe, sans aucun appareil, nous nous réunirons dans le temple voisin...

ANTOINE, *effrayé.*

Ah!

AMBROISE.

Personne n'en aura connaissance. Satisfaite et tranquille, votre jeune épouse elle-même favorisera ce mystère. Heureux, vous cesserez d'affliger votre famille, et tous les cœurs renaîtront au bonheur!.. Eh! quoi, vous hésitez encore?.. vous tremblez!

ANTOINE.

Cruel!

Digitized by Google

AMBROISE.

Songez à la douleur d'Hortense, à son amour... Songez qu'elle expire peut-être !

ANTOINE.

Ah ! c'en est fait, oui, Hortense doit l'emporter !.. allez... ne me donnez pas le tems de me reconnaître moi-même.
(*Il tombe accablé sur une chaise de jardin, placée à sa gauche.*)

AMBROISE, *à part.*

Je triomphe ! (*haut*) Je cours porter à votre amante le gage de son bonheur ! (*à part*) Allons tout ordonner pour la cérémonie ! demain, Toulouse connaîtra ma victoire !
(*Il sort rapidement par la grille, et ne monte point le rempart.*)

SCENE XI.

ANTOINE, *seul.*

Dieu ! qu'ai-je dit ?.. est-il vrai que j'ai consenti ? . non, non, n'abusez pas de mon égarement !.. Ambroise... (*Il se lève et cherche partout.*) Ambroise !.. ô ciel, il est parti !.. courons... que lui dirai-je ? Quoi, j'ai promis d'abjurer ?.. jamais ! O mon père, vous me pardonneriez, je le sais, mais votre cœur en serait déchiré !.. et Hortense n'est-elle donc moins chère ?.. faut-il la sacrifier ?.. oh ! mon malheur est au comble !.. des deux côtés je suis barbare !.. je suis parjure... déjà, peut-être, Ambroise est au temple... demain... quel éclat... on fuir ?.. où me cacher ?.. la mort seule... (*Réfléchissant.*) Oui, la mort !.. depuis long-tems je sens qu'elle me réclame... je dois mourrir ! (*Du bruit en dehors et dans la maison.*) Où suis-je ?.. d'où vient ce bruit ?.. c'est moi, sans doute, que l'on cherche pour m'accabler de reproches, pour m'appeler parjure ! (*Il s'avance vers la grille pour sortir.*) Fuyons !.. Dieu, mon père ! (*Il revient jusqu'à l'avant-scene, et s'arrête avec effroi ; Calas, Edouard et quelques domestiques entrent par la grille ; Mad. Calas, Pauline, Jeannette et Laurent, viennent de la maison.*)

SCENE XII.

CALAS, Mad. CALAS, EDOUARD, ANTOINE, PAULINE, JEANNETTE, LAURENT, quelques Valets, *et ensuite* JACOB.

(*Jeannette et Laurent accourent les premiers, et regardent vers la la grille.*)

Le v'là, le v'là, madame, c'est l'y.

ÉDOUARD, *courant à Mad. Calas, et lui baisant la main.*

Ah ! madame !.. permettez-moi de vous nommer ma mère.

MAD. CALAS, *prenant la main de Pauline et la présentant à Edouard.*

Oui, mon cher Edouard, Pauline et le cœur de ses parens vous en donnent le droit.

EDOUARD, *allant à Pauline et lui baisant la main.*

Chère Pauline ! est-il vrai.

PAULINE.

M. Edouard, je crois toujours ce que dit ma mère.

(*Antoine est absorbé dans la douleur, Mad. Calas le remarque.*)

LAURENT, *à Jeannette.*

Comme all' est obéissante.

JEANNETTE.

Pardi, toutes les demoiselles le sont, va, quand y n' s'agit que d' çà.

CALAS, *prenant la main de son fils.*

Mon fils... (*Antoine tressaille, et cherche à se remettre.*) ne viens-tu pas embrasser Edouard ?.. ton ami, bientôt ton frère ?

ANTOINE.

Oui, mon père. (*Elevant la voix.*) Cher Edouard.

EDOUARD, *s'empressant d'aller à lui.*

Mon ami ! (*Ils se serrent dans les bras l'un de l'autre.*)

MAD. CALAS, *regardant son mari.*

Son cœur n'est pas changé.

ANTOINE, *avec sentiment.*

Vous allez vous unir à ma sœur ; mes parens vous chérissent... Edouard, soyez pour eux un véritable fils ! le bonheur de Pauline, de toute ma famille, est mon plus cher desir.

(*Jacob entre tout essoufflé, s'essuyant le front.*)

JEANNETTE, *l'appercevant.*

Ah ! v'là mon père. (*Elle reçoit sa canne et son chapeau.*)

JACOB.

Toute la société que Mademoiselle m'a fait inviter, arrive sur mes pas, et vient féliciter notre jeune fiancée... où la recevra-t-on ?

PAULINE.

Ici... Maman, j'ai tout disposé pour la fête.

(*Antoine s'est éloigné pendant l'arrivée de Jacob ; l'excès de son agitation le fait chanceler, il s'appuie contre un arbre.*)

MAD. CALAS, *qui le suivait des yeux.*

Grand Dieu. (*Elle court à lui.*) Mon fils, qu'as-tu donc ?

(*Tout le monde se rapproche et le regarde avec inquiétude.*)

ANTOINE.

Ma mère, ne vous allarmez pas... je ne puis vous le cacher, je souffre... un feu dévorant me brûle... permettez-moi de m'éloigner... je troublerais la fête de ma sœur.

MAD. CALAS.

Une fête... peut-il y en avoir pour ta mère.

ANTOINE.

Adieu, mon père !... ah ! souffrez qu'avant de vous quitter, j'embrasse vos genoux ! (*Il se jette à ses pieds.*)

CALAS, *le relevant.*

Que fais-tu ?.. jamais tes parens ne t'ont fermé leurs bras.

ANTOINE.

Vous me pardonnez ?

CALAS.

Nous te chérissons tous !.. mais toi...

(*Mad. Calas lui fait signe de le ménager.*)

PAULINE, *à Jacob.*

Ah ! que j'ai de regret d'avoir pensé à cette fête.

JACOB.

Mon Dieu, voilà la société.

ANTOINE.

Adieu, Pauline... Edouard, consolez mes parens !..

(*Il s'éloigne rapidement.*)

Mad. CALAS.

Jacob, suivez mon fils, veillez sur lui, et ne le quittez pas.

JACOB.

Soyez tranquille, madame ; je vous avertirai s'il arrive quelque chose.

(*L'on voit arriver des deux côtés du rempart, ainsi que par le bas, toute la société.*)

SCENE XIII.

Mad. CALAS, PAULINE, CALAS, EDOUARD, JEANNETTE, LAURENT, Valets, toute la société, *et ensuite* JACOB.

(*L'on apporte des sièges que l'on range des deux côtés, pendant que société entre et vient saluer Edouard et la famille Calas. Tout le monde se place. FÊTE. Au dernier grouppe, au moment où elle finit, Jacob revient, Madame Calas va au devant de lui.*)

Mad. CALAS.

Eh bien ! Jacob, comment se trouve mon fils?

JACOB.

Rassurez-vous, madame, il est beaucoup mieux, surtout beaucoup plus calme ; il a écrit d'abord avec assez d'agitation, une lettre qui m'a semblé fort courte.

Mad. CALAS.

Une lettre !... à qui ?

JACOB.

Je l'ignore, car il a voulu sortir pour la remettre lui-même à un commissionnaire. Ensuite il est rentré dans sa chambre, comme il fait ordinairement, et m'a congédié en m'assurant qu'il allait prendre du repos.

CALAS.

Sa conduite est bien étrange!

EDOUARD.

Nous parviendrons à l'éclaircir.

(*Pendant cette scène la société fait ses dispositions pour se retirer.*)

MAD. CALAS, *à son mari.*

Mon ami, il se fait tard: ces dames paraissent vouloir se retirer.

CALAS

Jacob, faites distribuer des falots.

(*On enlève les siéges, les valets apportent des falots; la société se retire avec la forme d'usage, et chaque grouppe est éclairé par un porteur de falot. Toute la famille de Calas reconduit jusqu'au dehors de la grille, en disparaissant sous les avenues, quelques-uns des plus intimes amis, qui sortent les derniers. Jacob, Laurent et Jeannette, vont aussi jusqu'au pied du rempart, mais restent devant la grille, et de là regardent les grouppes passer. Comme tout le monde est éloigné, Antoine, dans un grand désordre moral, sort furtivement de la maison.*)

SCENE XIV.

ANTOINE, *seul dans le jardin, tous les autres personnages à l'extérieur.*

Le bruit de la fête a cessé... l'obscurité est profonde... allons, n'attendons pas le déshonneur... j'ai tout prévu... là... (*il montre le pavillon.*) Oui, ce sera là... je serai sans témoins... le repos de ma mère ne sera point troublé... demain... Il le faut... le sort m'a condamné... allons qu'Ambroise ne me retrouve plus... on vient!.. c'est ma famille!.. (*montant sur le pavillon*) O mon père!.. ma tendre mère!.. adieu... adieu pour toujours! (*Il entre dans le pavillon.*)

SCENE XV

CALAS, Madame CALAS, PAULINE, EDOUARD, JACOB, JEANNETTE, LAURENT.

JACOB.

Ah! voilà le monde parti!.. ma foi il se fait tard!

JEANNETTE, *sortant du vestibule.*

Tout est prêt dans l'appartement de M. Edouard.

CALAS.

Allons, mes enfans, rentrons aussi; la journée de demain éclairera votre mariage; le vôtre aussi, mes amis; et pour vos parens comme pour vous, cette journée sera bien heureuse.

CALAS, *se retournant.*

Jacob fermez toutes les portes.

JACOB, *formalisé de cet avis.*

C'est mon usage, M. Calas; je ne me couche jamais sans avoir fait ma ronde.

(*M. Calas serre affectueusement la main d'Édouard, pendant que Mad. Calas embrasse Pauline; Edouard offre la main à Mad. Calas; Pauline est reconduite par son père, et la famille rentre dans la maison.*)

SCENE XVI.

JACOB, JEANNETTE, LAURENT.

JACOB.

Ah! çà, maintenant, il faut songer à coucher ce garçon.

LAURENT.

Oh! ben, si vous voulez, moi, je ne me coucherai pas.

JEANNETTE.

Bah.

LAURENT.

Vrai, mam'zelle Jeannette; j'ai l' cœur si aise... si aise d' contentement, que j' suis sûr de n' pas dormir, ainsi...

JEANNETTE.

C'est çà, pour avoir la mine longue et les yeux rouges; j' veux qu' vous dormiez, monsieur, en attendant que vous soyez mon mari.

JACOB.

Parbleu, çà sera bientôt fait, il ne faut que dresser un lit.

JEANNETTE.

Vous, mon père, allez fermer vos portes; moi, pendant c' tems-là, j' vas ranger dans c' pavillon, et faire d' la place.

LAURENT.

J' vas avec vous.

JEANNETTE.

C'est inutile.

JACOB.

Allons, dépêche-toi... (*Laurent veut la suivre, il s'établit une petite lutte pour l'en empêcher.*) Et moi, je vais chercher la grosse clef pour fermer la grille.

(*Il entre sous le vestibule de la maison, et Jeannette dans le pavillon; on voit Ambroise descendre le rempart et se diriger vers la grille.*)

LAURENT, *seul.*

Tiens, qu'est-c' qui passe donc là?.. c'est-y pas une figure d'homme que j' vois?.. (*Du bruit et des cris dans le p a n.*) Eh ben!.. eh ben, mon, Dieu.

JEANNETTE, *sortant du pavillon.*

Ah!.. mon père!.. mon père...

JACOB et LAURENT.

Qu'est-ce que c'est?.. qu'est-ce que c'est?

JEANNETTE.

Un homme!.. un homme assassiné.

JACOB.

Un homme assassiné.

LAURENT.

Ah! mon Dieu.

JEANNETTE, *montrant avec effroi.*

Là... là... (*Elle court dans la maison.*) M. Calas, au secours, au secours.

(*Ambroise se hâte de descendre le rempart et vient vers la grille. Jacob et Laurent entrent dans le pavillon.*)

SCENE XVII.

AMBROISE, *seul; il ouvre brusquement la grille et n'avance point.*

Un homme assassiné dans la maison de mon ennemi! observons.

(*Il se tient près de la grille. Jacob et Laurent sortent du pavillon. Presque en même tems la famille Calas accourt avec Jeannette.*)

SCENE XVIII.

CALAS, madame CALAS, EDOUARD, PAULINE, JACOB, LAURENT, JEANNETTE, AMBROISE.

JACOB et LAURENT *sortent en jetant un cri d'effroi.*

Ah!....

JACOB.

C'est mon jeune maître!

CALAS, *se précipitant dans le pavillon.*

Un meurtre!.. chez moi!

JACOB, *se jetant au-devant de madame Calas qui accourt avec Edouard.*

Ah! Madame!.. n'approchez pas!.. au nom du ciel; retirez-vous!

MAD. CALAS.

Moi, pourquoi?

PAULINE, *accourant la dernière.*

Maman, maman, mon frère n'est plus chez lui!

MAD. CALAS, *que tout le monde veut retenir.*

Mon fils! ah! laissez-moi! laissez-moi! (*Elle court vers le pavillon; comme elle arrive, Calas en sort dans un état effrayant. A sa vue elle s'arrête en jetant un cri d'horreur, devinant son malheur dans les yeux de son époux.*) Ah! mon fils n'est plus! (*Elle tombe évanouie dans les bras de Jacob, Edouard la soutient.*)

PAULINE, *voulant entrer.*

Mon frère !

(*Elle court vers le pavillon ; Calas la retient par le bras. La consternation est générale. Ambroise fait quelques pas, observe tout, et la tombe sur ce tableau final.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un grand vestibule ouvert au fond sur le jardin, et laissant appercevoir le pavillon où le jeune Calas a péri. On voit que ce décors est exactement la suite du premier, et que la porte au fond du vestibule est la même que celle dont on a vu l'extérieur au 1er. acte. A droite et à gauche, aux deuxième et troisième plans, sont des portes d'appartemens. Une lampe à plusieurs becs, suspendue à la voûte, éclaire l'intérieur du vestibule ; l'extérieur est plongé dans l'obscurité, ou seulement éclairé par la lune, qui jète une teinte bleuâtre. Pour meubles, un fauteuil, un guéridon, et une table.

SCENE PREMIERE.

CALAS, madame CALAS, PAULINE, JEANNETTE.

(*Au lever du rideau, tous les personnages sont en scène. Calas debout devant une des portes latérales, et regardant avec inquiétude dans le fond, samble prêt à s'opposer à ce qu'on entre dans le cabinet. De l'autre côté, madame Calas est renversée dans un fauteuil, Pauline est à ses pieds, et Jeannette lui présente des eaux spiritueuses qui sont sur le guéridon.*)

CALAS.

Je frémis au moindre bruit qui vient troubler le silence et augmenter l'horreur de cette nuit funeste. Si du rempart ou des maisons voisines, quelqu'un nous avait vus transporter ici le corps de mon malheureux fils, ah ! tout serait perdu !.. (*Madame Calas fait un mouvement d'effroi.*) Silence !.. (*allant à elle.*) Chère épouse !.. et toi, ma fille, au nom de dieu, retenez vos sanglots ! étouffez vos cris de douleur ! tremblons d'éveiller le moindre soupçon. Hélas ! vous ignorez qu'une loi sévère condamne au dernier supplice le corps du malheureux qui se donne la mort.

MAD. CALAS, *se levant.*

Se peut-il ?...

PAULINE.

O mon père !..

CALAS.

Ses restes sanglans sont livrés au bourreau, outragés par un peuple furieux, traînés avec ignominie, et jetés loin de la ville privés de sépulture.

MAD. CALAS, *se tournant vers le cabinet.*

Mon fils !

CALAS

Sauvons, du moins, sauvons de ces horreurs les restes de notre enfant ; cachons son trépas, et par un excès d'amour, efforçons-nous de vaincre la nature.

MAD. CALAS.

Oui, oui, mon ami... Silence !.. ne pleurons plus.

(*Elle cherche à arrêter ses larmes.*)

JEANNETTE.

Pauvre mère !.. Ah ! quel malheur, mon dieu, quel malheur !

(*Jacob entre par le fond, tient une lanterne, s'arrête après quelques pas, écoute, et paraît craindre.*)

PAULINE.

Mon père, voilà Jacob.

SCENE II.

Les Précédens, JACOB.

CALAS.

Eh bien, Jacob ?

JACOB.

Il est déjà deux heures du matin, ne faites point de bruit : dans le silence de la nuit, le moindre mouvement éveillerait les voisins.

(*Il pose sa lanterne à terre.*)

CALAS.

Edouard a-t-il pu sortir sans être apperçu ?

JACOB.

Oui, mon cher maître. J'ai dabord, et bien doucement, entr'ouvert la porte de la rue ; et cachant ma lanterne, je me suis assuré que personne ne passait en ce moment. Alors monsieur Edonard et Laurent se sont glissés hors de la maison ; et on ne peut les avoir appercus.

(*Madame Calas et Pauline se regardent avec surprise.*)

JEANNETTE, *à son père.*

Pourquoi Laurent s'est-y en allé ?

JACOB, *avec humeur*

Pourquoi !... pour accompagner son maître... la nuit !

PAULINE.

Edouard nous a quittés, mon père!

MAD. CALAS.

Dans un moment si cruel!

CALAS.

Ah! ne l'accuse pas; c'est le modèle de l'amitié; je l'ai conjuré d'aller trouver le Pasteur de notre église, et de se concerter avec lui sur les moyens de rendre secrètement les derniers devoirs à notre fils.

JACOB.

Pour que monsieur Edouard et Laurent puissent rentrer sans être obligés de sonner, ce qui serait dangereux, je leur ai donné à chacun une clef de la maison: puis, en revenant, j'ai dans toutes les chambres qui donnent sur la rue éteint les lumières et fermé les contrevens; jusqu'à présent, tout est tranquille dans le quartier. (*Tirant Calas à part.*) Mon cher maître; je vous en supplie, en attendant le retour de monsieur Edouard, éloignez-vous de ce vestibule; la vue de ce cabinet est trop pénible pour vous, et sur-tout pour madame.

CALAS.

Pour elle, oui, Jacob; mais moi, je dois...

JACOB.

Nous resterons mon cher maître; Jeannette et moi nous veillerons, nous remplirons ce triste devoir! obtenez que madame et mademoiselle prennent du repos!

CALAS, *à sa femme.*

Mon ami, Jacob me fait observer qu'il est plus prudent de nous retirer dans notre appartement.

MAD. CALAS.

Ah! je t'en conjure, laisse moi près de mon fils!.. bientôt...,(*elle fait un mouvement vers le cabinet.*)

CALAS, *la retenant.*

Non, non, chère épouse... cette vue est trop douloureuse! (*Calas faisant signe de le seconder.*) Pauline...

PAULINE, *prenant la main de sa mère.*

Nous t'en prions, maman; viens, viens dans ton appartement.

(*Calas et Pauline emmenent avec peine madame Calas: Jacob se joint à eux pour l'engager à s'éloigner.*)

SCENE III.

JACOB, JEANETTE, *et peu après* LAURENT

(*Après que madame Calas, son mari et sa fille sont rentrés, Jacob, comme s'il avait oublié quelque chose, gagne vers le jardin.*)

JEANNETTE, *courant après lui.*

Mon père! mon père!.. ah! ça, n' vous en allez pas à c't'heure; n'allez pas m' laisser là toute seule.

JACOB.

Et pourquoi pas?.. il faut que j'aille écouter ce qui se passe au dehors.

JEANNETTE.

Non, non, non, mon père; vous allez rester là, ou je m'en vas avec vous : oh! j'ai ben trop peur!

JACOB.

Allons donc, mademoiselle! est-ce que... (*haut.*) Paix! (*Laurent parait au fond.*)

JEANNETTE.

Eh! mon dieu, qu'est-ce que c'est qu' ça?

LAURENT, *au fond.*

Pchit.

JACOB.

Hein?

JEANNETTE.

On appelle!

LAURENT, *à mi-voix.*

Papa Jacob, êtes-vous là?

JEANNETTE.

Ah! c'est Laurent!

JACOB.

Laurent!

JEANNETTE.

Viens, viens, nous sommes ici!

JACOB.

Eh bien, mon ami, que fait ton maître!... que viens-tu nous apprendre.

LAURENT.

Rien d'bon, monsieur Jacob. Si vous saviez!...

TOUS LES DEUX.

Quoi donc!

LAURENT.

Pauvre monsieur Calas! y n'y a pus qu'un coup de la Providence qui puisse l'tirer d'là!

JEANNETTE.

C'est y possible?

JACOB.

Est-ce qu'on saurait déjà dans la ville?...

LAURENT.

Pardi!... savoir... tout.. qu'est-c'que je dis, tout?... y s'agit ben d'aut' chose, ma foi!

TOUS LES DEUX.

De quoi donc?

LAURENT.

Qu'y n'y a qu'un bruit dans Toulouse! on dit que l'jeune homme a été assassiné!

TOUS LES DEUX.

Assassiné!

LAURENT.

Assassiné...

JACOB.

C'est bientôt dit cela!... Mais par qui?

JEANNETTE.

Oui, par qui?

LAURENT.

Ah! qui?..... en attendant vous sentez bien qu'un assassinat commis dans une maison fermée, la nuit, Monsieur Jacob, nous sommes perdus!... ah! nous sommes perdus!

(*On entend un bruit confus et lointain*)

JEANNETTE.

Ah! mon dieu!

JACOB.

On dirait que des voix se font entendre autour de la maison! (*Jeannette court écouter au fond.*)

LAURENT.

Appelons monsieur Calas!

JACOB.

Un moment!.. il ne faut pas encore effrayer tout le monde.

JEANNETTE, *du fond*

J'entends courir dans la rue!... Ah! quelqu'un entre!

JACOB et LAURENT.

On entre!

JEANNETTE.

Rassurez-vous... c'est monsieur Edouard!

JACOB.

Nous allons savoir... (*Edouard entre précipitamment.*)

SCENE IV.

Les Précédens, EDOUARD.

EDOUARD, *dans le plus grand trouble.*

Jacob! Jeannette! où est monsieur Calas?

JEANNETTE.

Ah! mon dieu, Monsieur, comme vous avez l'air effrayé!

EDOUARD.

Je vous demande où est votre maître?

JEANNETTE.

Dans l'appartement de Madame, et mam'zelle aussi.

EDOUARD.

Il ne sait pas encore... non, je le vois... Grand Dieu! comment l'instruire?

JACOB.

Quoi, M. Edouard, ce que Laurent vient de nous dire, serait-

il vrai ? on croit que c'est par un meurtre que mon jeune maître a péri ?

EDOUARD.

Oui, mes amis. Heureux si les conjectures s'arrêtent à cette horrible supposition !... mais accuser....

TOUS.

Qui donc ?

EDOUARD.

Mes amis, vous aimez votre maître ; s'il était menacé, vous feriez tout pour sauver ses jours ?

ANNETTE.

Oh ! oui, monsieur, nous braverions tout !

JACOB.

Mon maître menacé !

EDOUARD.

Eh bien Jacob, Jeannette, il faut m'aider de tout votre pouvoir.

JACOB.

Mais pourquoi....

EDOUARD.

Nous n'avons pas un instant à perdre ! Vous, Jeannette, rentrez, et tâchez avec prudence d'amener Pauline ; il faut que je lui parle.

JEANNETTE.

Oui, monsieur.

EDOUARD.

Vous, Jacob, veillez à la porte de la rue : je redoute une émeute. Si le rassemblement augmente, vous m'avertirez.

JACOB.

J'entends.

EDOUARD.

Toi, Laurent, sors de la maison, cours à l'Hôtel de ville, observe tous les mouvemens, et reviens m'en instruire.

LAURENT.

J'y cours, not' maître.

EDOUARD.

Allez, mes amis ; et puisse le ciel favoriser mon dessein ! (*Ils sortent tous les trois ; Jacob et Laurent par le fond, et Jeannette par la porte de l'appartement.*)

SCENE V.

EDOUARD, *seul.*

Accuser un père du meurtre de son fils !.. Cruelle prévention... funeste et barbare ignorance, voilà bien ton ouvrage ! C'est par toi que des hommes, des frères, enfans d'un même Dieu, brûlent de répandre leur sang ! et des méchans, des monstres, excitent ces haines insensées ! s'en font des armes sacrilèges, et trouvent des complices pour louer leurs forfaits ! Infortuné Calas ! soixante années de vertus, une existence irréprochable, rien ne peut te sauver !.. un seul mot t'a proscrit ! (*Jeannette amène Pauline.*)

SCÈNE VI.

EDOUARD, JEANNETTE, PAULINE.

JEANNETT.

Ouf, mamzelle, c'est lui; c'est M. Edouard qui veut vous parler.

PAULINE.

Edouard!

EDOUARD.

Ah! chère Pauline!

PAULINE.

Mon ami, pourquoi n'entrez-vous pas chez ma mère? Elle vous attend avec tant d'impatience!.. Ah! venez... vous seul pouvez rendre le courage à mes parens!

EDOUARD.

Le courage!.. ah! Pauline, combien il leur en faut? vous êtes loin encore de connaître toute la grandeur du péril qui menace votre père!

PAULINE.

Mon père.

ÉDOUARD.

Si les cris d'un peuple en fureur n'allaient bientôt vous l'apprendre, il vous serait impossible de me croire; moi-même, je doute encore si mes sens ne m'ont point abusé. Ah! c'est la haîne, qui cherche et demande une victime, car il est hors de la nature d'accuser un père du meurtre de son fils.

PAULINE.

Que dites-vous, ô ciel.

JEANNETTE.

Quoi! M, Calas...

ÉDOUARD.

Chère Pauline!.. la douceur de votre âme, l'innocence de votre cœur, votre jeunesse, et surtout la prudence de vos parens, ont mis, jusqu'à ce jour, un voile entre vous et les cruels préjugés des hommes! jamais vous n'avez su jusqu'où l'imagination égarée, pouvait porter la prévention!.. jamais vous n'avez pû soupçonner à quelles injustices l'erreur peut entraîner!.. vous frémissez... eh bien, oui, Pauline, on dit que votre frère devait changer de religion, et l'on accuse votre père de l'avoir immolé.

PAULINE.

Dieu...

ÉDOUARD.

Oui, Dieu... c'est lui seul que l'on peut invoquer contre une semblable horreur.

PAULINE.

Un père, immoler son fils!.. mon ami, ce crime est-il possible?

ÉDOUARD.

Non, Pauline.

PAULINE.

Eh bien, mon père se justifiera.

ÉDOUARD.

Il est perdu si nous ne parvenons à l'arracher à ses accusateurs, à ses juges, au peuple de cette ville !.. Chère Pauline, j'ai compté sur vous, sur votre courage, sur l'empire que vous donne l'amour de vos parens, pour les sauver du dernier malheur.

PAULINE.

Oui, Edouard; parlez, que faut-il faire ?

ÉDOUARD.

Il faut obtenir de votre père qu'il abandonne sa maison, qu'il fuye, qu'il sorte de Toulouse.

PAULINE.

Au milieu de la nuit ?

ÉDOUARD.

A l'instant; mais en réunissant nos efforts pour l'entraîner loin d'ici, tendre amie, ménageons le cœur d'un père; qu'il ignore qu'on l'accuse d'un parricide : il n'aurait point la force de résister à cette horreur.

PAULINE.

Oh ! non, non... ma mère surtout !.. O Edouard, que mon cœur est touché de votre amour pour ma famille.

ÉDOUARD.

Allons, chère Pauline, ne perdons pas un instant.

PAULINE.

Venez. (*Ils vont pour entrer dans l'appartement; tout-à-coup des voix confusent et des cris se font entendre; ils s'arrêtent effrayés.*)

EDOUARD et PAULINE.

O ciel. (*Jacob accourt avec effroi.*)

SCENE VII.

Les Mêmes, JACOB.

JACOB.

Ah ! mon cher M. Edouard, c'en est fait de nous.

EDOUARD.

Qu'y a-t-il ?

JACOB.

La rue se remplit de gens, on s'attroupe devant notre porte, on parle, on s'agite. C'est là... oui... non... si fait... chez M. Calas... disent des voix confuses. Enfin, Monsieur, tout annonce une catastrophe, et je ne serais pas surpris que tout-à-l'heure on nous forçât d'ouvrir les portes.

PAULINE.

Ah! tout serait perdu.

EDOUARD.

On n'osera point avant la présence des magistrats, et nous pouvons profiter de ce désordre même; mais il faut nous hâter.

(*De grands cris partent à-la-fois; on entend briser des fenêtres. Tout le monde jète un cri d'effroi.*)

EDOUARD.

Pauline, au nom du ciel, conservez votre courage. Je cours...

(*Un grand bruit se fait entendre aussi dans l'appartement.*)

PAULINE, *retenant Edouard.*

Arrêtez. (*M. et madame Calas entrent précipitamment.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes, CALAS, Madame CALAS.

CALAS.

Grand dieu! d'où vient ce tumulte?

Mad. CALAS, *courant vers Pauline.*

Ma fille!

EDOUARD, *se précipitant vers Calas qui paraît vouloir sortir.*

Arrêtez, ne vous montrez pas.

M. et Mad. CALAS.

Edouard!

EDOUARD et PAULINE.

Silence!

JACOB.

Ah! mon cher maître, nous sommes perdus!

Mad. CALAS.

Juste ciel! (*à son mari.*) Ah! mon ami, ne livre point mon fils.

CALAS.

Livrer mon fils! jamais, jamais.

(*Des coups violens retentissent tout au dehors.*)

JEANNETTE, *entrant.*

Ah! Monsieur, on veut enfoncer les portes, on veut briser les fenêtres.

(*On entend les clameurs, les vocéférations de la populace. L'effroi de la famille Calas est au comble; on marche, chacun semble chercher un moyen de salut. Tout-à-coup un bruit affreux de fenêtres enfoncées, de vitres brisées, se fait entendre. Tous les personnages poussent un cri d'effroi. Madame Calas se jète dans les bras de son époux, Pauline se presse près d'Edouard, Jeannette tombe sur un siège, Jacob est au fond. Moment de silence. On écoute avec inquiétude: le bruit diminue.*)

JACOB.

Il me semble que l'on s'éloigne.

(*On entend le bruit des armes des soldats qui sont censés arriver devant la porte, et dissiper la foule. Jeannette se lève et se rapproche de son père.*)

JEANNETTE, *écoutant.*

Oui, oui, rassurez vous, M. Calas. J'entends marcher comme si c'était des soldats.

TOUS.

Des soldats!

JEANNETTE.

Et puis une voix a crié... retirez-vous (*elle écoute*) oui, retirez-vous.

CALAS.

C'en est fait, notre malheur est connu. Edouard, avez-vous vu le pasteur? nous reste-t-il encor quelque espoir?

EDOUARD.

Non, mon ami, votre infortune est au comble, elle surpasse tout ce que votre imagination effrayée peut créer de plus épouvantable. Je ne sais quelle voix, quel démon acharné à votre perte, a révélé la mort de votre fils. La haine, l'ignorance, la fureur, aussitôt l'ont entourée des plus atroces circonstances. Les Capitouls sont instruits, on s'assemble à l'hôtel-de-ville, et l'on s'apprête à vous porter les plus terribles coups.

CALAS.

Les Capitouls sont instruits! Edouard, c'en est assez, notre perte est certaine. Oui, tout ce que les hommes peuvent éprouver d'opprobre, va tomber sur un vieillard, sur une mère, sur une fille innocente. Ils attacheront à l'échafaud le corps de mon fils, ils abreuveront d'ignominie sa famille expirante! Amis, parens, patrie, il faudra tout abandonner; il faudra fuir et nous traîner jusque dans un désert, pour y mourir de honte, de douleur et de misère!

EDOUARD.

Ah! vous ne prévoyez pas encore...

PAULINE.

Edouard...

EDOUARD.

Oui, mes amis, il faut fuir; c'est votre seule, votre dernière ressource. Fuyez: ma famille vous ouvrira un asile à Bordeaux; moi-même je vous conduirai dans ses bras, je ne vous quitterai jamais. Je suis votre fils, l'époux de Pauline; notre sort est inséparable. Venez, venez, mon ami... mon père; à la faveur de la nuit, vous pouvez encore traverser la foule, ou bien par le rempart... D'ailleurs, aucun ordre ne peut être donné... Venez, nous tenterons tout.

PAULINE.

Oui, mon père, venez.

CALAS.

Que faites-vous, grand dieu! et mon épouse?

EDOUARD.

Elle ne vous quittera point.

MAD. CALAS.

Et pourquoi donc sortir de cette maison? Qui veillera près du corps de mon fils? qui suppliera les magistrats d'avoir pitié de lui?

JACOB et JEANNETTE.

Nous, madame.

EDOUARD.

Songez qu'on peut vous priver de votre liberté, vous séparer de votre époux.

Mad. CALAS.

De mon époux!

CALAS.

Mais, Edouard...

EDOUARD.

Au nom du ciel, cédez à ma prière.

PAULINE.

Mon père, si vous m'aimez, si vous avez pitié de mon sort, laissez-vous guider par Edouard.

CALAS.

Vous voulez...

PAULINE, EDOUARD, JACOB et JEANNETTE, *avec la plus grande chaleur.*

Nous vous en supplions.

Mad. CALAS, *avec surprise.*

Quoi! tous!

CALAS.

Quel mystère!

EDOUARD.

Un seul instant de plus peut achever votre perte.

Mad. CALAS.

Sa perte! (*A Pauline.*) Ton père court-il d'autres dangers?

PAULINE.

Oui, ma mère; il y va de sa vie.

Mad. CALAS.

De sa vie! partons. (*se retournant.*) Mais mon fils?.. Ah! partons. (*Des pas précipités se font entendre.*)

EDOUARD.

Silence!

LA VOIX DE LAURENT.

Monsieur Calas!.. monsieur Calas!

JEANETTE.

C'est Laurent.

SCENE IX.

Les mêmes, LAURENT.

LAURENT.

M. Calas... ah! vous v'là!.. j'n'en peux plus... j'

EDOUARD.

Eh bien?

LAURANT.

M. Calas, on vient vous arrêter.

TOUS.

L'arrêter!

CALAS.

Moi!

LAURENT.

Toute la justice est su' mes talons... y en a !.. y en a !.. mon dieu, qu'y a d' justice à Toulouse! ça fait trembler. (*Consternation générale.*)

EDOUARD.

Dèjà!

PAULINE.

Grand Dieu!

LAURENT.

Ainsi, faites ben fermer vos portes, barricadez-vous!

EDOUARD.

Mon ami, à quelque prix que ce puisse être, il faut sortir d'ici.

PAULINE.

Oui!

LAURANT.

Bah! sortir... et par où? toute la maison est entourée d' soldats... on vient d' donner d' vant moi l'ordre de n' pas laisser sortir personne.

ÉDOUARD.

Il est trop tard!

PAULINE.

Que va-t-il devenir?

JACOB.

Mon pauvre maître!

Mad. CALAS.

Que faut-il faire?

CALAS, *avec calme.*

Mes amis, soumettons-nous à la volonté de Dieu, et prions-le qu'il daigne attendrir pour mon fils, le cœur des magistrats.

(*On entend frapper plusieurs coup, et une voix s'écrier.*)

Au nom du Capitoul, ouvrez.

(*Mouvement d'effroi général.*)

CALAS.

Jacob, allez ouvrir la grille du jardin.

(*Jacob incertain regarde Edouard, qui lui fait un signe négatif. Pauline est dans le plus grand effroi. Madame Calas semble chercher à deviner pour qui elle doit trembler.*)

CALAS, *après un silence.*

Allez, Jacob, il faut obéir.

JACOB, *regardant Edouard.*

Il le faut... mon cher maître, j'y vais. (*Il sort consterné.*)

SCENE X.

Les Mêmes, excepté JACOB.

PAULINE, *bas à Edouard.*

Edouard, il faut instruire mon père?

EDOUARD, *de même.*

Hélas! peut-être n'osera-t-on l'accuser... attendons.

PAULINE.

Espérons.

CALAS.

Chère épouse, du courage! notre fils est coupable d'avoir disposé des jours que le ciel lui avait donnés; mais nous, hélas! nous sommes innocens... Quelque soit la défaveur qui pèse injustement sur nous, il n'est point de cœur qui puisse être armé contre le spectacle qui va s'offrir aux yeux des magistrats (*Il ouvre le cabinet.*) Là, le corps inanimé d'un jeune homme, l'espoir et l'amour de sa famille... A leurs pieds, une mère, une sœur, qui les supplieront d'épargner ces restes précieux, et de ne point charger d'opprobre les derniers jours d'un vieillard!.. s'ils restaient insensibles, Dieu lui-même en serait offensé.

PAULINE, *avec effroi.*

Les voici!.. ô ma mère!.. (*Elle va auprès d'elle.*)

MAD. CALAS.

La force et le courage sont prêts à m'abandonner.

SCENE XI.

CALAS, Madame CALAS, EDOUARD, AMBROISE PAULINE, LE CAPITOUL, JACOB, JEANNETTE, des Huissiers, LAURENT, Docteurs, Assesseurs, Greffiers, Gardes.

(*Jacob entre le premier, indiquant le chemin. Deux hommes viennent ensuite avec des torches allumées; les Soldats les suivent et garnissent le fond du vestibule. Après eux viennent les huissiers, le greffier, deux juges, et deux hommes qu'à leur costume on doit reconnaître pour des chirurgiens. Ambroise s'est glissé dans la foule, et se tient caché dans quelques grouppes. Le Capitoul en grand costume, paraît le dernier; il entre vivement et s'arrête au milieu du vestibule. Madame Calas et Pauline se jètent à ses genoux; Jacob, Laurent, et Jeannette, s'inclinent d'un air suppliant. Calas, plus près du cabinet, montre la porte ouverte. Ambroise, au fond, suivant le geste de Calas, montre aussi le cabinet aux juges. Le Capitoul jète sur tout le monde un regard sévère. Edouard se tient prêt à relever madame Calas et Pauline.*)

CALAS.

Monsieur le Capitoul, nous ne chercherons point à déguiser la vérité ; mon fils n'est plus : j'aurais voulu cacher son crime ; la nature, ma tendresse pour lui m'en faisait un devoir. Je ne crois pas qu'il soit au monde un père qui me condamne... Voyez à vos genoux une famille au désespoir, dont l'honneur, dont le sort, va dépendre de votre humanité !

LE CAPITOUL, *à madame Calas et à sa fille.*

Levez-vous, Madame. (*Edourd relève madame Calas et Pauline.*) (*A Calas.*) Vous ne devez attendre d'un magistrat que la justice, et des lois que la punition du crime.

CALAS.

Du crime ! hélas ! n'est-il pas expié?

LE CAPITOUL.

Il faut que la société soit vengée. (*aux chirurgiens.*) Messieurs, entrez dans cet appartement... (*Il indique le cabinet.*) Examinez le malheureux qui a cessé de vivre, et faites votre rapport conforme à la vérité. (*Madame Calas fait un mouvement pour aller vers le cabinet.*) restez, Madame. (*Les chirurgiens, précédés de quelques soldats, entrent dans le cabinet. Après qu'ils sont entrés, un juge savance pour recevoir les ordres du Capitoul ; celui-ci lui fait signe d'attendre, et se tourne vers Calas.*) Remettez à Monsieur toutes les clefs de votre maison, et celles des meubles qui renferment vos papiers.

CALAS.

Pourquoi donc, Monsieur? cet ordre n'a point de rapport avec l'événement qui vous amène chez moi.

LE CAPITOUL.

Obéissez, monsieur.

CALAS.

Jacob, mon ancien serviteur, va vous remettre les clefs, depuis vingt ans il en est dépositaire.

LE CAPITOUL, *au Juge.*

Vous avez reçu mes instructions ; accompagnez cet homme. (*à Jacob.*) Vous, conduisez monsieur, et faites sans observation tout ce qu'il vous prescrira.

JACOB.

Pardonnez-moi, M. le Capitoul ; mais chez mon maître, je ne puis recevoir que des ordres de mon maître... si M. le commande, alors...

CALAS.

Oui, mon ami, obéissez aux magistrats.

JACOB.

Cela suffit... (*au magistrat.*) Monsieur je suis à vos ordres.

Sur l'ordre du Capitoul, le juge, deux soldats et Jacob qui les précède, sortent par la porte de l'appartement. Pendant cette sortie qui a occasionné un mouvement général, on place une table ; un greffier s'y assied, et un juge se tient debout près de

lui, comme pour lui dicter. Edouard fait asseoir Mad. Calas dans un fauteuil. Pauline, Jeannette, Laurent et lui-même restent auprès d'elle : Calas est de l'autre côté. Les deux valets qui portent des torches les ont éteintes. Deux soldats sont à la porte du cabinet. Ambroise se rapproche petit-à-petit du Capitoul.

SCENE XII.

Les Précédens, excepté JACOB, les deux CHIRURGIENS, le Juge et les Soldats.

Un autre juge ou assesseur, remet un papier déployé au Capitoul; celui-ci y jette les yeux, en avançant de quelques pas.

CALAS.

Quelles sont donc, Monsieur vos intentions sur moi, sur ma famille? on dirait que nous avons commis une action coupable.

LE CAPITOUL.

Vous devez le savoir. (*Edouard et Pauline se jettent un regard plein d'effroi; examinant le papier qu'il tient, lorsqu'il veut interroger, le Capitoul ajoute :*) Veuillez répondre à ce que je vais vous demander. Votre fils n'avait-il pas l'habitude de passer hors de chez vous une grande partie de la journée?

CALAS.

Oui, Monsieur.

LE CAPITOUL.

Hier, est-il sorti?

CALAS.

Non, monsieur; il ne nous a point quittés de toute la journée (*Le Capitoul fait signe au juge qui est auprès de la table; celui-là fait écrire le greffier; à toutes les réponses importantes, le même jeu se réitère.*)

LE CAPITOUL.

Vous avez reçu du monde pendant la soirée? A quelle heure se retira votre société?

CALAS.

A neuf heures.

LE CAPITOUL.

Et votre fils, à quelle heure mourut-il?

CALAS.

Mon fils!.. hélas! ce fut, je crois, vers la même heure.

LE CAPITOUL.

Etiez-vous alors avec votre société?

CALAS.

Oui, monsieur; toute la famille se leva pour la reconduire.

Mad. CALAS

Mon ami, tu te trompes... notre fils n'était point avec nous.

CALAS.

Il est vrai... pardon... mais je suis si troublé!...

LE CAPITOUL, *se tournant vers le juge.*

Observez qu'ils se contredisent.

EDOUARD.

Eh quoi! monsieur?.. un père accablé de douleur, peut-il avoir présent à la mémoire jusqu'aux moindres circonstances de l'événement affreux qui lui a ravi son fils?.. Voyez-vous qu'il cherche à vous tromper?.. Que pouvez-vous induire d'une erreur si légère.

LE CAPITOUL.

Vous oubliez, monsieur! que j'ai seul ici le droit d'interroger. (*à Calas.*) Dans quel endroit dites-vous que votre fils a péri?

CALAS, *montrant le pavillon.*

Là, dans ce pavillon.

LE CAPITOUL.

Et votre fête, où se donnait-elle?

CALAS.

Dans le jardin.

LE CAPITOUL, *rendant au juge le papier qu'il tient.*

Quoi! c'est dans le lieu même de votre réunion, à l'instant où votre société se retire, dans le moment encore où vous étiez devant ce pavillon... C'est enfin sous vos yeux que votre fils expire!.. et vous voulez prétendre que vous l'ignoriez?

(*Ambroise s'approche et parle bas au Capitoul.*)

CALAS.

Rien n'est plus vrai, monsieur.

MAD. CALAS.

Ce sont les cris de nos gens qui nous ont appris cet horrible événement.

JEANNETTE, *s'approchant un peu.*

C'est ben la vérité, monsieur le... (*Elle apperçoit Ambroise qui parle bas au Capitoul.*) Ah! (*Elle marche d'un air effrayé.*)

EDOUARD, *à Jeannette.*

Qu'avez-vous?

(*Mad. Calas, Pauline et Edouard regardent Jeannette avec étonnement. Son cri et son mouvement n'ont point été remarqués du Capitoul, qui s'occupe de ce que lui dit Ambroise, et du procès-verbal des réponses de Calas, que lui montre le juge.*)

JEANNETTE, *à Mad. Calas.*

Ah! madame, qu'est-ce qu' j'ai vu là?

MAD. CALAS et PAULINE.

Quoi donc?

JEANNETTE.

M. Ambroise!.. y parle au Capitoul!

MAD. CALAS.

Ambroise!.. que peut-il faire ici? Jeannette, tâche d'avertir mon époux!

JEANNETTE.

Laissez-moi faire.

Jeannette se retire un peu en arrière, en cherchant à n'être pas vue. Ambroise l'aperçoit et la fait remarquer au Capitoul.

LE CAPITOUL, *à Jeannette.*

Qui êtes-vous?

JEANNETTE, *tremblante.*

Moi!.. moi, monsieur l' Capitoul?.. j' m'appelle Jeannette, j suis la fille à Jacob, la fiancée d' Laurent, et la servante d' la maison.

LE CAPITOUL.

Où alliez-vous?

JEANNETTE.

Monsieur... j'allais (*Mad. Calas, Pauline et Edouard cherchent à lui faire signe de se taire.*)

LE CAPITOUL, *le remarquant.*

Laissez-la parler, madame... Jeannette, répondez-moi, et dites la vérité.

JEANNETTE.

Dame!.. j'allais dire à Monsieur d' prendre garde à lui.

LE CAPITOUL.

Prendre garde!.. pourquoi?

JEANNETTE.

Parce que... parce que M. Ambroise est là.

LE CAPITOUL.

Fort bien! (*Jeannette retourne sur ses pas.*)

AMBROISE.

Vous l'entendez, monsieur le Capitoul!

(*Tout le monde est dans la plus grande surprise, excepté Pauline et Edouard, dont l'effroi augmente. Les Chirurgiens sortent du cabinet, toute l'attention se porte sur eux.*)

SCENE XIII.

Les Précédens, les Chirurgiens, *et peu après* JACOB, le Juge et les Soldats *qui étaient sortis.*

(*Le papier que les Chirurgiens ont signé, est remis par le juge au Capitoul, qui le lit bas. Tout le monde est dans l'attente.*)

LE CAPITOUL, *aux Chirurgiens.*

Messieurs, notre avis est unanime; les circonstances que vous avez remarquées dans la mort violente de ce jeune homme, sont bien avérées? (*Ils affirment par un signe.*) Plus de doute! (*Jetant sur Calas un regard sévère.*) Quelle horreur!

(*Mouvement général de surprise. Jacob, le Juge et les soldats, rentrent dans ce moment. Le Juge remet plusieurs papiers au Capitoul. Jacob s'approche de son maître.*)

JACOB, *à Calas.*

Mon cher-maître, on a visité par-tout, mais principalement dans

la chambre de monsieur votre fils, où l'on s'est emparé de tous ses papiers.

CALAS.

Hélas! mon ami, ma surprise est égale à ma douleur!

LE CAPITOUL, *donnant à un Juge un fragment de lettre, que le dernier montre à Calas.*

Reconnaissez-vous dans ce fragment de lettre l'écriture de votre fils?

CALAS.

Oui, monsieur... oui, c'est bien son écriture.

LE CAPITOUL, *à qui le Juge a remis le papier.*

Ecoutez... cette preuve est foudroyante! (*Il lit.*) Vous exigez « que je renonce à la croyance de mes ancêtres... ah! Si je n'écou- » tais que le penchant de mon cœur...

(*La surprise et l'étonnement de la famille Calas devient extrême.*)

» qu'il me serait doux de voler dans vos bras! mais quels nœuds il » faut rompre, avant d'en former de si chers!... le pourrai-je?... non; j'attirerais sur moi le courroux de mon père, et ce courroux » serait l'arrêt de ma mort. » (*Il rend la lettre au juge.*)

MAD. CALAS.

De sa mort!

EDOUARD.

Il est perdu...

PAULINE.

Oh! mon frère, qu'as-tu fait?

(*Le Capitoul les observe.*)

MAD. CALAS, *à son mari.*

Mon ami, comprends-tu?...

CALAS, *au Capitoul.*

Quoi! monsieur, mon fils a écrit ces mots?.. à qui donc?

LE CAPITOUL.

Puisque vous persistez dans votre feinte ignorance, je vais vous fermer ce refuge. Le chagrin profond que tout le monde a remarqué dans votre fils, provenait du désir qu'il avait d'abjurer...

CALAS *et sa femme.*

D'abjurer!

LE CAPITOUL.

Et de la crainte, de la terreur que vous lui inspiriez.

CALAS, *et sa femme.*

Nous!

LE CAPITOUL.

Cette nuit même il devait prononcer cette abjuration. Le temple était paré, les ministres avertis; les flambeaux qui devaient éclairer cette auguste cérémonie, brûlent encore!... Eh bien! de votre propre aveu, vous ne l'avez pas laissé sortir; à neuf heures vous restâtes seul chez vous... et c'est alors que votre fils expira, pendant qu'on l'attendait à l'autel! ce fragment de lettre dévoile le reste du mystère; et cette arrestation sur l'examen des blessures, confirme qu'il ne s'est pas lui-même donné la mort... qui donc l'a frappé?

MAD. CALAS.

Grand dieu!

CALAS.

Qui l'a frappé!

LE CAPITOUL.

Vous!

TOUS, *avec horreur.*

Ah!...

(*Madame Calas retombe sur son siège ; sa fille se couvre les yeux. l'horreur et la consternation sont au comble.*

CALAS.

Juste ciel! l'ai-je bien entendu? égorger mon enfant! (*se tournant vers le cabinet*) Oh! mon fils! lève-toi; viens, viens répondre aux accusateurs de ton père...

EDOUARD.

Quoi! cet exécrable mensonge trouve pour le répéter, la bouche d'un Magistrat!

CALAS.

Barbare! vous êtes père, et vous osez supposer ce forfait?

LE CAPITOUL.

Le supposer! malheureux!... vous aviez un témoin!

TOUS.

Un témoin.

LE CAPITOUL, *montrant Ambroise.*

Le voici!

TOUS.

Ambroise!

CALAS et EDOUARD.

C'est une imposture!

LAURENT, *écartant tout le monde.*

Attendez!... oui, oui... si fait... monsieur y était, c'est bien son habit... j'le r'connais... j'lai vu hier soir derrière la grille... il était encore là, quand monsieur Calas est sorti du pavillon.

EDOUARD.

Comment, que dis-tu?

LE CAPITOUL.

Il rend témoignage.

LAURENT.

Pardi! certainement; et monsieur qu'a tout vu, peut bien dire la vérité tout comme moi.

CALAS, *à Ambroise.*

Ah! s'il est vrai, monsieur... puisque vous fûtes l'ami de mon malheureux fils, nous devez avoir pitié de son malheureux père!... au nom du ciel, dites la vérité!

AMBROISE.

La voici. A neuf heures je sortis du temple, où votre fils était attendu; je me rendis ici pour le prendre et le conduire à l'autel. J'arrive, des cris, des gémissemens frappent de loin mon oreille... d'affreux

pressentimens commencent à m'agiter... j'accours en frémissant ; à peine ai-je atteint la grille, que j'entends retentir les mots de meurtre, d'assassinats !.. j'entre : Madame et Mademoiselle paraissent, se précipitent vers ce pavillon ; j'y porte aussi mes regards, et je vois Calas en sortir, tremblant, pâle, défiguré ; à son aspect tout le monde s'arrête, et madame, devinant sur ses traits le crime qu'il vient de commettre, s'écrie : mon fils n'est plus !.. Epouvanté de tant d'horreur, je me suis éloigné de ce repaire du crime, et j'ai cru que le ciel et les hommes m'ordonnaient de demander vengeance ; j'atteste l'honneur que je n'ai pas dit un mot qui ne soit véritable.

EDOUARD.

Misérable ! la plus atroce calomnie serait bien moins funeste que ta perfide vérité.

(*M. et madame Calas restent accablés ; anéantis.*)

LE CAPITOUL, *à Calas.*

Qu'avez-vous à répondre ?

CALAS.

Rien, Monsieur.

PAULINE, *courant dans les bras de son père.*

Quoi ! mon père, vous vous laissez accuser par ce monstre ? Ah ! nous sommes tous témoins que vous adoriez mon frère.

JACOB, JEANNETTE, LAURENT.

Oui, oui, Monsieur, tous.

EDOUARD.

Monsieur le Capitoul, vous ne pouvez persister dans cette épouvantable accusation ; la nature vous le défend, vous outragez le ciel en ne la repoussant pas. Quoi ! supposez-vous les hommes plus féroces que les monstres des forêts ? Le tigre chérit les fruits de son amour, et un père les égorgerait ! Une mère laisserait déchirer l'enfant qu'elle a porté dans son sein ! Une mère ! et la plus tendre, la plus respectable !.. Quoi ! soixante années de vertus, la douceur la plus inaltérable, l'amour paternel le plus pur, le plus ardent, ne pourront garantir d'un soupçon qui révolte l'humanité, dont la réalité renverserait l'ordre de la nature ? Non, non, vous ne le croyez pas... vous ne le croyez pas .. aucun magistrat n'admet un forfait semblable.

Mad. CALAS.

Ah ! repoussez cette horrible calomnie.

(*Toute la famille et les serviteurs tendent leurs mains vers le Capitoul.*)

LE CAPITOUL.

Je ne puis écouter, ni suivre que mon devoir. Vous êtes accusé, les actions parlent : vous vous défendrez devant les tribunaux. (*à sa suite.*) Qu'on arrête Monsieur, qu'on s'assure de sa famille, et que le corps de la victime soit transporté à l'hôtel-de-ville.

Mad. CALAS.

Grand dieu !

PAULINE.

O mon père!

JACOB, JEANNETTE et LAURE, *se jetant aux pieds du Capitoul.*

Monsieur le Capitoul!..

LE CAPITOUL, *à sa suite.*

Obéissez.

(*Les trois serviteurs se relèvent dans la plus profonde affliction. Un juge, des soldats et d'autres personnes, entrent dans le cabinet. Calas se trouve en même tems environné de soldats prêts à l'emmener.*)

CALAS.

Chère épouse! ma fille, je ne suis point coupable. Calmez vos alarmes sur mon sort. Dieu ne permettra pas que le juste succombe. Cependant, s'il le veut, ah! qu'il détourne cette épreuve trop cruelle pour vos cœurs. (*Toutes deux fondent en larmes.*) Cher Edouard, vous viendrez me défendre?

EDOUARD.

Je jure de périr avec vous ou de vous justifier.

(*Le Capitoul et toutes les personnes qui l'accompagnent, sortent. Calas se place lui-même au milieu de ses gardes, et sort en jetant sur sa famille des regards pleins de douleur. Madame Calas veut faire quelques pas pour suivre son époux, mais dans ce moment le Juge et les soldats entrés dans le cabinet, en sortent; ils sont suivis de deux hommes qui emportent le cadavre. A cette vue, madame Calas jète un cri, et détourne la vue. Le rideau baisse au moment où les porteurs sortent du cabinet, et avant que le corps de Marc-Antoine Calas soit vu des spectateurs.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente la grande salle dite DES PAS PERDUS, *de la maison de ville de Toulouse; trois grandes croisées en ogives, de toute la hauteur d'un vaisseau, et toutes vitrées en verres de couleurs, ferment le fond de cette salle. A la fin de l'acte, à l'instant où Calas est conduit au supplice, ces trois fenêtres s'ouvrent et laissent voir une place publique, et en face la tour du beffroi. A droite et à gauche, au deuxième plan de la salle, et bien en face l'une de l'autre, deux grandes portes à deux battans, ornées d'architecture, et auxquelles on monte par deux ou trois degrés. Sur celle à gauche de l'acteur, est écrit:* CHAMBRE DE JUSTICE; *sur celle à droite:* CHAMBRE DU CONSEIL. *Pour meubles, des fauteuils antiques.*

SCENE PREMIÈRE.

EDOUARD, AMBROISE.

(*Ambroise sort précipitamment de la chambre de justice, et semble vouloir fuir: Edouard le suit.*)

EDOUARD.

Arrêtez, Monsieur, arrêtez vous dis-je.

AMBROISE.

De quel droit suivez-vous mes pas?

EDOUARD.

Vous m'entendrez malgré vous.... ici, partout, seul, en présence de mille témoins... vous n'échapperez nulle part à la vérité.. nulle part vous n'éviterez la malédiction d'une famille innocente que vous allez traîner à l'échafaud!

AMBROISE.

Monsieur, est-ce une accusation que vous prétendez porter contre moi?.. Ignorez-vous qu'en m'adressant de pareils outrages, vous les dirigez également contre la majesté du tribunal, dont la sentence va tout-à-l'heure justifier ma conduite, et condamner vos emportemens?

EDOUARD.

Et sur quelles preuves le tribunal pourrait-il jamais rendre cette horrible sentence, si, par la plus exécrable accusation... si, par votre serment sacrilége, vous ne forciez les juges à condamner sans

pouvoir, sans oser consulter leur conscience ? Les lois les plus sages deviendraient-elles jamais des armes homicides, si l'on ne voyait point des monstres tels que vous, égarer, tromper, flétrir la justice même. Avec un front d'airain, vous avez juré devant Dieu de dire la vérité : j'ai vu pâlir les magistrats ! et vous, malheureux, vous avez pu sans horreur, attester qu'un père avait égorgé sous vos yeux un fils qu'il adorait !.. Ah ! si votre parjure n'a point allumé la foudre ; si la terre épouvantée d'être foulée par vous, n'a point tremblé sous vos pas, reconnaissez la clémence infinie de Dieu, qui laisse encore à votre repentir le tems de réparer le plus horrible des forfaits.

AMBROISE

C'en est trop.

EDOUARD.

Eh ! suis-je donc le maître de mon désespoir ? (*prenant le ton de la prière.*) Ecoutez-moi, Monsieur, nous sommes ici sans témoins... Vous pouvez m'entendre sans rougir... Calas est innocent, vous le savez... Je lis sur votre front que vous n'en doutez point. Eh bien ! confiez-moi la cause de votre haine ; quelles injures avez-vous reçues de ces infortués ?.. Je les réparerai. Vous ont-ils fait quelques torts dans l'honneur, dans la fortune ? Je vous engage tous mes biens, je vous livre tout ce que je possède, et je vous jure secret éternel... Vous vous troublez !.. ah ! suivez sans hésiter la voix de votre conscience ; venez, venez, retracter votre coupable deposition : vous arrêterez la mort prête à frapper un vieillard... Le sang innocent ne retombera point sur votre tête, ne demandera pas le vôtre au jour du jugement terrible... Et moi je vous comblerai de richesses, je vous épargnerai les horreurs d'un crime, des remords, et peut-être bientôt de la vengeance des hommes... Venez, venez, que la justice, que l'humanité triomphent !.. (*Il veut l'entrainer.*)

AMBROISE, *s'arrachant de ses mains.*

Qu'osez-vous me proposer ?.. moi, paraître au tribunal, pour justifier Calas !.. si j'y retourne, tremblez pour vous-même, car ce sera pour ajouter à toutes les preuves, les offres criminelles que vous avez l'audace de me faire.

EDOUARD.

Ton âme est donc inaccessible aux remords, à la terreur qu'éprouvent les plus grands coupables ?

AMBROISE.

Je n'ai rien à redouter, le Capitoul est convaincu.

EDOUARD.

Ah ! monstre... tu savais trop qu'il n'aurait pas manqué de l'être.

AMBROISE.

Vous accusez le premier magistrat !..

EDOUARD.

Je n'accuse que toi, et c'est devant Dieu ! puisque rien ne peut t'arrêter dans le crime, puisque dans ta rage aveugle tu ne vois pas que l'abîme où tu vas plonger Calas ne se refermera qu'après t'avoir

englouti. Vas donc, malheureux ! cours t'y précipiter ! Mais écoute le serment que je fais. . Si le pere de mon épouse monte sur l'échafaud, les entrailles même de la terre ne pourront te soustraire à ma vengeance, et ton sang, tout ton sang me répondra du sien!

AMBROISE

Je cours vous dénoncer.

EDOUARD, *l'entraînant vers la salle de justice.*

Viens, viens donc, misérable!... (*Les portes s'ouvrent avec bruit, deux huissiers paraissent.*) Dieu !...

(*Edouard et Ambroise s'arrêtent : un juge sort du tribunal.*)

SCENE II.

Les Précédens, l'ASSESSEUR, peu après JACOB et JEANNETTE, Soldats.

L'ASSESSEUR.

Les débats sont terminés, les Juges vont se rendre au conseil ; ordonnez qu'on ouvre les galeries.

(*Il traverse et entre dans la chambre du conseil. Les deux huissiers sortent chacun par l'une des galeries. Aussitôt on entend un bruit confus de pas et de voix, dans l'une et l'autre galerie, et des pelotons de soldats traversant de l'une à l'autre.*)

EDOUARD.

C'est est fait, on va prononcer !... quoi ! vous ne frémissez pas.

(*Jacob et Jeannette accourent par l'une des galeries.*)

JEANNETTE.

Ah ! mon père, voilà M. Edouard.

JACOB.

C'est lui!... Ah! Monsieur, au nom de Dieu, dites-nous.

EDOUARD, *très-ému.*

Mes amis, on va prononcer le jugement.

JACOB ET JEANNETTE.

Le jugement !

(*Une haie de soldats se forme dans toute la largeur du théâtre, et ferme ainsi le fond. Deux groupes de peuple se montrent à l'ouverture de chaque galerie, mais sans entrer, étant contenus par des factionnaires.*)

AMBROISE, *voyant les portes des deux salles s'ouvrir.*

Eloignons-nous. (*Il gagne le fond.*)

L'OFFICIER, *qui commande la haye de soldats.*

On ne passe plus.

Ambroise est obligé de rester, et voyant tout-à-coup arriver Mad. Calas et Pauline, il reste au fond, près des soldats, cherchant à se cacher.)

AMBROISE.

Dieu ! tâchons d'éviter les regards !...

JEANNETTE.

Ma maîtresse.

EDOUARD.

Ah !...

(*Madame Calas et Pauline paraissent dans un trouble extrême.*)

SCENE III.

Les Précédens, Mad. CALAS, PAULINE.

MAD. CALAS, *entraînant Pauline.*

Viens, viens, ma fille : qu'il nous trouve encore sur son passage.

EDOUARD.

Madame !...

JACOB et JEANNETTE, *lui baisant les mains.*

Ma maîtresse !... ma bonne maîtresse !...

EDOUARD.

Où allez-vous !... quel est votre dessein ?

MAD. CALAS.

Ah ! c'est vous, Edouard !... mes amis, mon époux est perdu !... on va le condamner... le condamner !... non, c'est impossible !... voilà les juges... les voilà... restez... avec moi !... jetons-nous encore à leurs pieds... implorons leur justice.

(*Edouard, Pauline, Jacob et Jeannette l'entraînent vers une des extrémités de la salle. Ambroise se tient toujours au fond. Les huissiers, les juges, sortent de la chambre de justice et marchent vers la porte en face, qui mène à la porte du conseil; ils s'arrêtent au milieu du théâtre, pour laisser passer le Capitoul; les soldats sont sous les armes ; le peuple reste au fond.*)

SCENE IV.

Les Précédens, LE CAPITOUL, Juges, Assesseurs, Huissiers, etc.

(*Au moment où le Capitoul traverse le théâtre, Mad. Calas et Pauline se précipitent vers lui.*)

MAD. CALAS et PAULINE.

Arrêtez !... arrêtez ! (*Elles tombent à ses pieds.*)

JACOB et JEANNETTE, *s'y prosternent aussi.*

Grâce ! grâce pour notre maître.

LE CAPITOUL.

Que faites-vous, madame ?

MAD. CALAS.

Mon époux est innocent ?... Nous le jurons par tout ce qu'il y a de plus sacré !... au nom de ce Dieu, qui vous jugera vous-même, ne consommez pas la plus horrible injustice !.. n'en croyez pas un imposteur, un monstre exécrable... ah ! ne condamnez pas le plus vertueux des hommes... mon époux !...

PAULINE.

Mon père...

JACOB et JEANNETTE.

Grâce !

LE CAPITOUL.

Relevez-vous, Madame. (*aux Juges.*) Messieurs, rendons nous au Conseil.

EDOUARD, *se contenant avec peine.*

Cruel.

(*Mad. Calas, Pauline, Jacob et Jeannette se relèvent avec consternation.*)

LE CAPITOUL.

Les larmes, ni les menaces ne peuvent rien sur nous; nos opinions sont formées, rien ne doit les changer... Absous ou condamné, vous connaîtrez bientôt le sort de votre époux. (*à quelqu'un de sa suite.*) Je permets à l'accusé d'attendre dans cette salle qui doit rester ouverte à sa famille. (*aux Juges.*) Allons, messieurs.

(*Tout le cortège entre dans la salle du Conseil. Les soldats se forment en pelotons, le peuple se retire; et l'officier, en congédiant les soldats par l'une et l'autre galerie, donne des ordres qui indiquent qu'on va placer des factionnaires aux portes extérieures. Ambroise suit tous les mouvemens, empressé de sortir et regardant avec crainte la famille Calas. Celle-ci est plongée dans la stupeur.*)

SCENE V.

Mad. CALAS, EDOUARD, AMBROISE, PAULINE, JACOB, JEANNETTE.

PAULINE.

Ah ! ma mère, conservons encore l'espérance.

(*Pauline et Edouard cherchent à l'emmener.*)

AMBROISE, *à part.*

Grâce au ciel, je puis sortir... Je n'ai plus la force de supporter leur aspect. (*Il cherche à s'éloigner.*)

PAULINE.

Allons au devant de mon père.

TOUS, *avec indignation, appercevant Ambroise.*

Ambroise... (*Il se trouve cerné de tous côtés, et son trouble le rend immobile.*)

MAD. CALAS.

O ciel... il est devant mes yeux.

EDOUARD.

Quoi ! tu oses affronter les regards de tes victimes ?

MAD. CALAS.

Exécrable calomniateur !... viens-tu t'abreuver du sang de mon époux... d'où vient ta haine impie ?... d'où vient ta rage abominable ?... que t'a fait Calas ? moi ; cette fille infortunée ?.. est-ce l'enfer qui t'envoye pour exterminer ma famille ?

AMBROISE, *dans le dernier trouble.*

Madame...

MAD. CALAS.

C'est toi seul qui as accusé l'innocent !... c'est toi qui le traîne à l'échafaud !... c'est sur toi que retombera son sang ; et nos cris de douleur, nos malédictions et les foudres de Dieu te poursuivront jusqu'au tombeau.

TOUS.

Oui, jusqu'au tombeau !

AMBROISE, *éperdu.*

Laissez-moi m'éloigner.

EDOUARD, *le poursuivant.*

Non, tu dois les attendre !.. ton supplice commence avec celui de ta victime ; mais le sien va devenir le triomphe du juste, tandis que le tien se prolongera dans les horreurs de l'éternité !.. Les remords vengeurs t'y poursuivront sans relâche !.. Tu verseras jour et nuit des larmes de sang !.. et quand tes yeux se fermeront à la lumière, alors la main de Dieu te livrera aux éternels supplices, et les malédictions célestes retentiront encore dans l'éternité !

AMBROISE, *fuyant.*

Grand Dieu !.. laissez-moi !.. laissez-moi !..

MAD. CALAS, *le poursuivant.*

Malédiction !.. malédiction !...

TOUS.

Oui, malédiction sur toi !..

(*Il fuit dans la dernière épouvante. Calas, conduit par quelques gardes, paraît sur le seuil de la chambre de Justice.*)

PAULINE.

Ah ! voilà mon père !

JACOB ET JEANNETTE.

Mon maître !

(*Tout le monde court à lui ; on l'amène, on l'entoure avec toutes les marques du respect et de l'amour. Les soldats se retirent.*)

SCÈNE VI.

Les Précédens, CALAS.

CALAS.

Qu'il m'est doux de me revoir au milieu de ma famille, entouré

de mes enfans !.. Oui, de mes enfans, car un ami comme Edouard, des serviteurs tels que vous ne peuvent être des étrangers pour moi !.. Et toi, chère épouse... (*à Pauline.*) Toi, maintenant le seul objet de notre amour !.. Plus je sens approcher le moment d'une éternelle séparation, plus ma tendresse est profonde et vive !.. plus j'éprouve de délices à vous presser sur mon cœur !.. Vous pleurez !.. Ah ! s'il est cruel, s'il est affreux de vous quitter, hélas ! je sais qu'il doit l'être encore plus pour toi... (*à sa femme et sa fille.*) pour vous, de survivre à notre malheur.

MAD. CALAS.

Ah ! ne crois pas que je supporte un pareil coup !

CALAS.

Que dis-tu ?.. et notre fille !.. N'est-ce point assez pour cette innocente créature, de perdre en seul jour, honneur, fortune, son père et son époux ?.. Ah ! qu'il lui reste du moins sa mère !

JACOB.

Et nous, mon cher maître !.. nous aussi nous lui resterons toujours !.. ma fille et moi, nous servirons mademoiselle jusqu'à notre dernier soupir.

EDOUARD.

Quoi ! mon ami, mon cœur ne vous est-il pas connu ?.. Ah ! si jamais Pauline me fut chère, c'est dans ce jour d'affliction !

CALAS.

Je vous crois, cher Edouard ; mais si je suis condamné, la misère !... l'infamie !..

EDOUARD.

L'infamie !.. il n'en est que pour le crime, jamais pour l'innocence !.. Que dis-je ?.. Le nom de Calas s'ennoblira par le malheur et je suis fier de partager son infortune !.. Qu'on vous ravisse vos biens, les miens appartiennent à ma mère : vos vertus resteront l'héritage de votre fille. Pour moi, monsieur, j'ai protesté de votre innocence, je la proclamerai sans cesse, fut-ce au péril de ma vie. O Pauline ! et vous, sa tendre mère, et toujours la mienne, quel que puisse être l'événement qui se prépare, ne me retirez pas le don que vous avez daigné me faire !.. Venez, mon amie, et pendant que les juges prononcent sur le sort de notre père demandons-lui de vouloir encore nous unir, de confier à notre amour la plus tendre des mères !.. et de partager entre nous son infortune, sa tendresse et sa bénédiction paternelle ! (*Ils s'inclinent tous les deux aux pieds de Calas.*)

CALAS.

O mes enfans !.. que Dieu reçoive les vœux de mon cœur, et que mes souffrances, offertes avec résignation, vous obtiennent le bonheur que vous méritez si bien !

(*Des pas précipités se font entendre ; Laurent accourt*

SCENE VII.

Les Mêmes, LAURENT, L'OFFICIER.

LAURENT, *à l'officier qui s'oppose à son entrée.*

Laissez-moi donc entrer, j' vous dis que j' suis d' la famille. Pardi, c'est clair, puisque j' m'appelle Laurent et que j' suis l' jardinier du futur d' la d' moiselle.

JEANNETTE.

Eh ! c'est c' pauv' Laurent !

LAURENT.

T'nez, les v'là tous... d' mandez-leux-y.

EDOUARD.

Oui, oui, ce garçon m'appartient : je vous prie de le laisser entrer.

LAURENT.

Là !.. (*L'officier laisse passer.*) qu' la justice est malhonnête!

EDOUARD.

Que veux-tu ?.. quel sujet t'amène ?

LAURENT.

Chût ?.. M. Calas, si vous saviez c' qui s' passe dans ville !..

TOUS, *avec empressement.*

Quoi donc ?

LAURENT, *inquiet.*

N'y a-t-il pas d' danger ?

TOUS.

on, non.

LAURENT.

C'est qu' si on m'entendait, voyez-vous ..ça pourrait ben aussi m' faire une mauvaise affaire !

JEANNETTE.

Ne crains rien ; dis c' qui s' passe, tout c' que tu sais.

LAURENT, *à Calas.*

On veut vous sauver !

TOUS.

Le sauver !

LAURENT.

Chût !.. il est p' êt' pus prudent qui je n' vous en dise pas davantage !

MAD. CALAS.

Parlez, parlez ?

LAURENT.

Toute la ville est en rumeur !.. et c'est qu'y en a fièrement, et des riches, des pus gros marchands de la ville !.. Eh ben, ceux-là s' rassemblent comme çà par groupes... plusieurs ensemble, et puis on jase... on jase...

EDOUARD.

Après.

LAURENT, *à Calas.*

Sur vous!

EDOUARD.

Que dit-on?

LAURENT, *hésitant.*

Qu'... qu'vous s'rez condamné... (*mouvement d'effroi.*) Mais y sont déjà plus d'deux cents là-bas, sur la grande place... et on dit qu'la moitié de la ville est pour vous; qu'tout les pauv's pleurent à chaudes larmes; qu'les ouvriers des faubourgs sont tous prêts à se révolter; qu'y vous appèlen t leux père, leux bienfaiteur.. afin, qu'si y avait queuq'un... seulement là... vous comprenez... comme qui dirait pour arranger tout ça et se mettre à leux tête... on s'rait capable d'mett' la ville à feu et à sang, plutôt que d'vous laisser monter su' l'échafaud!

EDOUARD.

Se peut-il?

Mad. CALAS.

Ah! mon ami, s'il était condamné, et qu'on put l'arracher des mains du bourreau...

CALAS.

Moi, faire couler le sang!

EDOUARD.

Où?... Comment as-tu recueilli ces bruits?

LAURENT.

Pardi, dans toute la ville... on n's'en cache pas... ou parle... on parle...

EDOUARD.

C'en est assez.

CALAS.

Que dites-vous?... qu'allez-vous faire?

EDOUARD.

Je vous ai défendu devant v. Juges; j'ai fait pour les éclairer tout ce qui est au pouvoir de l'homme!... s'ils écoutent leur conscience, la vérité, la raison, votre cause est gagnée!... s'ils vous condamnent, je cours leur épargner un crime!

CALAS, *le retenant.*

Juste ciel! revenez de cette erreur funeste! injuste ou mérité, tout jugement émane d'une source sacrée.

EDOUARD.

Vous êtes innocent et le père de mon épouse.

CALAS.

Arrêtez, vous dis-je; je vous défends...

PAULINE, *l'entraînant.*

Edouard, sauvez mon père!

Mad. CALAS.

Mon fils, sauvez mon époux!

CALAS.

Vous l'envoyez à sa perte!

Mad. CALAS, PAULINE, JACOB.

Allez... allez...

EDOUARD.

Oui, si le ciel n'a pas ordonné la mort de l'innocent, je vous rendrai l'objet de votre amour.

CALAS.

Arrêtez... arrêtez...

Mad. CALAS, *le retenant.*

Mon ami... silence! silence.

PAULINE.

Mon père!

JACOB.

Mon maître!

(*Edouard se précipite hors de la salle. Calas et au milieu de sa famille, qui le retient dans ses bras.*)

LAURENT, *hors de lui.*

Il est parti!.. Oh mon dieu! on va s' battre! c'est sûr, c'est sûr.

JACOB, *courant à lui.*

Paix donc, Laurent, paix donc.

JEANNETTE.

Ne crie donc pas ainsi: tu vas tout découvrir.

LAURENT.

Ça m'est égal. V'là ma tête qui s' monte: j' vas m' perdre avec mon maître.

JEANNETTE.

Ah mon dieu! ous que tu vas?

LAURENT.

N' vous effrayez pas, c' n'est rien, J' vas p'tèt' me faire tuer.

(*Il se sauve à toutes jambes.*)

JEANNETTE, *courant après lui.*

Laurent! Laurent! (*Jacob la retient.*)

SCENE VIII.

CALAS, Madame CALAS, PAULINE, JACOB, JEANNETTE.

CALAS.

Hélas! qu'avez-vous fait? Faut-il que mon malheur s'augmente des maux affreux que j'entrevois encore! Ah! je vous en conjure, volez sur les pas d'Edouard. Toi, ma fille, toi, surtout, songe qu'il est ton époux. Ton devoir est de l'arrêter quand il court à sa perte.

PAULINE.

Mon premier devoir est de sauver mon père. Je l'avoue, mon cœur frémit pour Edouard; mais loin de l'arrêter, je l'exécuterais encore... Ah! qu'il vous arrache à la mort, au prix de ses jours et des miens.

JACOB.

Ah! mon cher maître, voici les juges qui sortent du conseil.

MAD. CALAS.

Grand dieu!

PAULINE.

O mon père! (*Ils tremblent tous.*)

CALAS.

Eh bien! ma fille, mon amie, n'attendions-nous pas leur retour? Mon jugement est rendu, mon sort est fixé, je n'ai donc plus de combats à soutenir, il ne me reste qu'à me soumettre à la volonté de Dieu.

MAD. CALAS.

Tout mon sang se glace!

JACOB et JEANNETTE.

Les voici.

(*Les portes de la salle du conseil s'ouvrent, des huissiers se placent sur les deux côtés. Au même instant, les trois grandes croisées du fond s'ouvrent et laissent voir la place couverte de peuple. Des soldats entrent par les deux galeries, et garnissent tout l'intérieur du fond, empêchant le peuple de se précipiter dans la salle par les croisées ouvertes. Alors tout le cortége des Juges, Assesseurs, etc., sort de la chambre de justice; le Capitoul est au milieu d'eux. Tout le monde se range dans l'ordre convenable. La musique continue pendant toute la scène muette. Le Capitoul appèle un Officier, et lui remet un ordre écrit, en lui montrant Calas, et lui prescrivant la plus grande célérité. L'Officier, surpris, jète un regard de compassion sur la famille Calas, et sort comme à regret. Un autre Officier s'avance, et reçoit aussi du Capitoul un ordre concernant les troupes. Il gagne le fond de la salle, du geste, donne un ordre, et aussitôt plusieurs pelotons de soldats entrent par les galeries, et défilent ensuite par l'autre, en traversant la place publique. Pendant ces divers mouvemens, l'inquiétude, l'effroi de la famille Calas va toujours croissant. Ils observent tout dans le plus grand trouble; Calas seul est calme.*)

SCENE IX.

LE CAPITOUL, CALAS, Madame CALAS, PAULINE, JACOB, JEANNETTE, Juges, Assesseurs, Gens de justice, Huissiers, etc. Soldats, Peuple.

MAD. CALAS, *à part.*

O ciel! q signifient ces ordres?.. ces apprêts?

LE CAPITOUL.

Madame, je vous invite, au nom du conseil à vous retirer, ainsi que mademoiselle. (*Toutes deux se rapprochent de Calas et le regardent avec effroi.*) Vous m'avez entendu, veuillez vous éloigner.

MAD. CALAS.

Non, monsieur, ma fille et moi nous resterons. Je vous déclare que je n'abandonnerai plus mon époux! comme lui je suis innocente ou

coupable ! nos sentimens, nos actions sont les mêmes ! nous ne devons rien séparer dans notre sort ! si vous le condamnez, toute la famille marchera au supplice ! . . viens, ma fille, entourons de nos bras le corps de mon père ! (*Elles l'embrassent.*) Monsieur le Capitoul, me voilà : prononcez ! le même coup va nous frapper tous les trois !

(*Le Capitoul paraît ému ; tous les Juges font un mouvement qui marque la compassion.*)

CALAS, *avec chaleur.*

Et bien, monsieur ?

LE CAPITOUL.

Persistez-vous à nier le crime dont vous êtes coupable ?

CALAS.

Je n'ai point commis de crime, mon cœur et mes mains sont purs ; mais, hélas ! vous allez peut-être en commettre un bien grand !

LE CAPITOUL.

Persistez-vous également à taire le nom de vos complices ?

CALAS

Eh ! s'il n'existe point de crime, comment se pourrait-il qu'il y eût des complices ?

LE CAPITOUL.

Ainsi, vous repoussez, par un silence coupable, la clémence du ciel et l'indulgence des hommes.

CALAS.

Je les implore, au contraire : le plus juste en a besoin. Mais vous, Monsieur, songez ainsi que moi que Dieu vous voit, et qu'il va vous entendre.

LE CAPITOUL.

Ecoutez votre jugement.

(*Un Juge s'approche, et remet le jugement au Capitoul, qui le déploie lentement et comme avec effroi. Calas attend, les yeux élevés vers le ciel ; sa femme et sa fille, pressées contre lui, l'implorent avec ferveur. Jacob et Jeannette semblent aussi prier de l'autre côté de la salle.*)

MAD. CALAS, *d'une voix affaiblie.*

O mon Dieu ! tu sais qu'il est innocent ; détourne de lui la mort.

(*Le Capitoul avance quelques pas, et semble hésiter un moment, puis il lit.*)

LE CAPITOUL, *lisant.*

« Le tribunal assemblé, ayant reconnu qu'un meurtre a été com-
» mis sur la personne d'Antoine Calas ; que la cause et les circons-
» tances de ce meurtre lui ont été revélées par le témoin Ambroise,
» sous la garantie du serment, et qu'il résulte des dépositions qu'au-
» cun autre que Jean Calas n'a pu exécuter ce crime ; le tribunal,
» à la majorité de sept voix contre cinq, condamne Jean Calas à
» la peine capitale. »

(*Il rend le papier au juge ; Mad. Calas, Pauline, Jeannette et Jacob jettent un cri de douleur ; les deux premières tombent aux genoux de Calas, baisant ses mains qu'elles tiennent, et suffoquées par les sanglots.*)

Digitized by Google

MAD. CALAS et PAULINE, *ne pouvant s'exprimer.*

Cher époux !.. mon père !..

LE CAPITOUL, *plus rapidement.*

« Et attendu les menaces de quelques factieux, dont le parlement » est instruit ; ordonnons que le condamné sera conduit à l'instant » au supplice. (*Mad. Calas et Pauline se relèvent, à mesure qu'il » parle, au comble du désespoir et de l'effroi.*) et que les ma- » gistrats resteront assemblés jusqu'au moment où la cloche du » beffroi annoncera la mort du coupable. » (*A deux Officiers.*) Exécutez les ordres du tribunal. (*Mouvement général.*)

MAD. CALAS.

Il est donc vrai !.. ah ! je te suis à la mort.. rien au monde ne t'arrachera de mes bras !.. le bourreau n'osera pas te frapper sur mon sein

CALAS.

Grand Dieu !.. O chère épouse, que fais-tu ?.. où donc est ton courage ? ta noble résignation ?.. L'instant est venu pour nous d'accomplir les plus grands, les plus sublimes devoirs que l'éternel prescrive aux hommes !.. Oui, mon trépas et ta vie un jour serviront d'exemple. que cette idée nous remplisse de toute la force de Dieu même ! et pour supporter les dernières douleurs de ce monde, regardons dans l'éternité !.. je vais avec mon fils y préparer ta place.

LE CAPITOUL.

C'est assez différer ; qu'on le mène au supplice.

CALAS.

Ah ! laissez-moi les embrasser pour la dernière fois. (*Jacob et Jeannette se précipitent vers lui, et baisent ses mains qu'il tend avec affection.*) Adieu... adieu, mes amis... ma fille... mon épouse... mon Dieu, protège ma famille... je défends à Edouard de chercher à venger ma mort. Je pardonne à mes ennemis... je pardonne à mes juges... puisse le ciel leur pardonner aussi... allons... Pauline, soutiens ta mère... adieu... adieu.

(*Il veut sortir pendant que sa femme est presque évanouie dans les bras de Pauline.*)

PAULINE.

Ma mère !.. on l'entraîne !.. ah !..

MAD. CALAS, *rappelée à elle, courant à son époux.*

Arrête !.. arrête !..

CALAS.

Grand Dieu !...

PAULINE.

Mon père !..

CALAS.

Au nom du ciel, abregez mon supplice !

(*On sépare de force Calas et sa famille, et on l'entraîne : il passe sur la place derrière les fenêtres de la salle. Pendant ce tems, le Capitoul et les juges rentrent dans la chambre du Conseil, et les soldats se retirent. Jacob a suivi son maître. Pauline et Jeannette ont placé dans un fauteuil Mad. Calas, qui est sans*

connaissance. Pauline est à ses pieds, la tient appuyée sur ses genoux; et Jeannette, derrière elle, tient son mouchoir ou son tablier sur ses yeux. C'est alors qu'Ambroise, agité par une terreur secrète, paraît au fond de la salle, entre et s'avance en regardant le groupe des trois femmes, dont il n'est point aperçu; lorsqu'en même tems un commissionnaire tenant une lettre, parait sur la place et regarde dans la salle au travers des fenêtres.)

SCENE X.

Mad. CALAS, PAULINE, JEANNETTE, *groupées d'un côté;* AMBROISE, *de l'autre côté, et par après le* Commissionnaire, *entrant d'un air craintif et cherchant des yeux; à la fin de la scène,* JACOB.

AMBROISE, *regardant le groupe.*

Voilà donc mon ouvrage!.. j'ai sasisfait ma haine... j'ai consommé ma vengeance!.. Mais, grand Dieu, si l'on savait...

LE COMMISSIONNAIRE.

Enfin on m'a laissé entrer!..d'puis sept heures du matin que j'cherche à parler au... (*apercevant Mad. Calas.*) Ah! mon Dieu, quoique j' vois la?... c'est c'te pauv' Mad. Calas. (*Il s'essuye les yeux.*)

AMBROISE, *à part.*

Sortons d'ici... j'éprouve un horrible tourment!..

LE COMMISSIONNAIRE, *le heurtant.*

Ah! pardon... Vot' serviteur, Monsieur.

AMBROISE.

Que veux-tu?

LE COMMISSIONNAIRE

Rien. C'est une lett' que j'apporte au Capitoul.

AMBROISE.

Une lettre!.. (*Il le ramène avec un peu d'inquiétude.*)

PAULINE, *toujours occupée de sa mere.*

Hélas!.. elle ne revient pas!

JEANNETTE, *se désolant.*

Et nous sommes sans secours!

AMBROISE, *au commissionaire.*

Une lettre pour le Capitoul?... de quelle part?

LE COMMISSIONNAIRE

Oh! c'est ben vrai! t'nez, la v'la (*la tirant de sa poche et lisant l'adresse,*) A monsieur le Capitoul....

AMBROISE, *la prenant avec défiance.*

Oui... à monsieur le Capitoul... (*Le commissionnaire est occupé de madame Calas, Ambroise dit à part.*) Dieu! je reconnais l'écriture! c'est de lui.

LE COMMISSIONAIRE.

Hem? vous connaissez?...

AMBROISE.

A quelle heure t'a-t-on remis cette lettre?

LE COMMISSIONNAIRE.

Ma foi sur les huit heures, y s'était nuit.

AMBROISE.

Dans quel endroit de la ville.

LE COMMISSIONNAIRE.

Hélas! monsieur... pas ben loin d'chez monsieur Calas.

AMBROISE.

Mon ami, tu ne peux voir le Capitoul.

LE COMMISSIONNAIRE.

Ah! mon dieu.

AMBROISE.

Mais tout à l'heure, je dois être admis en sa présence... je me charge de lui remettre cette lettre... tu peux être tranquille.

(*madame Calas commence à reprendre connaissance.*)

LE COMMISSIONNAIRE.

Quoi! Monsieur, vous auriez c'te bonté!

AMBROISE.

Dans l'instant... va, va, mon ami.

LE COMMISSIONNAIRE.

Ben obligé, mon bon monsieur. (*regardant madame Calas.*) pauv' dame!... pauv' famille... (*à Ambroise qui lui fait signe de sortir.*) V'là que j'm'en vas, monsieur: j'vous suis ben obligé. (*Il sort.*)

PAULINE.

Ben obligé. Elle respire!.. elle ouvre les yeux.

JEANNETTE.

Madame!...

PAULINE.

Ma mère!...

AMBROISE, *qui a ouvert la lettre.*

Voyons, voyons! (*Il lit bas.*)

Mad. CALAS.

Où suis-je?..

AMBROISE, *après avoir lu.*

Dieu!.. ô Providence!.. j'étais perdu! (*il jette autour de lui des regards effrayés et commence à déchirer la lettre.*) Anéantissons.

UN GREFFIER, *sortant de la chambre du conseil.*

Monsieur, le Capitoul vous demande.

AMBROISE, *inquiet et cachant la lett*

Le Capitoul...

UN GREFFIER.

Il m'ordonne de vous conduire à l'instant près de lui:

AMBROISE.

Je vous suis. (*froissant la lettre et la cachant dans son sein.*) Qu'elle ne parraisse jamais!

(*Il suit le Greffier à la salle du conseil.*

SCENE XI.

Mad. CALAS, PAULINE, JEANNETTE.

MAD. CALAS, *se levant, soutenue par sa fille et Jeannette.*

Quelle obscurité m'environne ! où est mon fils, où est mon époux ?.. quoi ! je suis seule !

PAULINE.

Non, ma mère... nous sommes avec toi.

MAD. CALAS, *les regardant.*

Oui... c'est vous... ma fille ! pourquoi pleurez-vous?

(*Elles se détournent pour cacher leurs larmes ; alors Madame Calas regarde autour d'elle, cherche à rappeler ses idées, parcourt la salle, lit tour-à-tour sur les portes latérales les inscriptions qu'elles portent, et reprenant toute sa force, toutes ses idées, jette un cri déchirant.*)

Ah! mon époux est allé à la mort. (*Elle veut s'élancer hors de la salle.*)

PAULINE, JEANNETTE.

Ma mère!... madame...

MAD. CALAS, *entraînant Pauline.*

Viens, viens, ma fille... allons mourir avec lui.

JEANNETTE, *l'arrêtant.*

Ah! madame, ne sortez pas... ne sortez pas.

(*Des pas précipités et des cris se font entendre.*)

MAD. CALAS.

Dieu... quel bruit... quel tumulte.

PAULINE, JEANNETE.

C'est Edouard. (*Edouard accourt, entraînant avec lui le commissionnaire, et suivi d'une foule de personnes et de Jacob.*)

SCENE XII.

Les Précédens, EDOUARD, JACOB, LE COMMISSIONNAIRE, une foule de personnes garnissant le fond.

TOUS, *courant au-devant d'Edouard.*

Mon époux!... mon père... mon maître.

EDOUARD.

Ah! madame, j'ai peut-être sa justification.. une lettre de votre fils.

TOUS.

Une lettre.

EDOUARD, *au Commissionnaire qui tremble.*

Où est cet homme à qui tu l'as remise?... où est-il?.. où est-il?

LE COMMISSIONNAIRE.

Mon dieu!... c'était là... je n' sais pas... attendez... il est allé la porter au Capitoul.

EDOUARD.

Ah! courons... (*Les portes s'ouvrent et le Capitoul paraît, à sa vue tout le monde jette un cri et s'arrête.*)

SCENE XIII.

Les Précédens, LE CAPITOUL, AMBROISE, tous les Juges, etc. peu à près le peuple et les soldats.

LE CAPITOUL.

D'on peut venir ce tumulte?...ce rassemblement?

(*Tous les Juges, etc., sortent de la chambre du Conseil, et remplissent la scène.*)

EDOUARD, *au Commissionnaire, à mesure que les Juges sortent.*

Regarde bien: est-ce lui?

LE COMMISSIONNAIRE.

Non.

EDOUARD.

Lui?

LE COMMISSIONNAIRE.

Non.

Mad. CALAS.

Je tremble!

EDOUARD.

Prends bien garde?

LE COMMISSIONNAIRE, *les suivant tous.*

Non, non, non... ah! (*Ambroise paraît.*) Le v'là, monsieur, le v'là; c'est à lui qu' j'ai donné la lett'

TOUTE LA FAMILLE.

Ambroise.

LE CAPITOUL.

Que signifie?...

EDOUARD.

Ce traître tient en son pouvoir une lettre qui vous fut adressée: tout annonce qu'elle justifie Calas; elle est de son fils.

AMBROISE.

Moi.

LE CAPITOUL.

Une lettre.

EDOUARD.

Ordonnez qu'on la lui arrache, ou je vous rends responsable de la mort de l'innocent.